



PROJECT MUSE®

---

## Chapitre 3. La conscience de la violence chez les conjoints et les parents



Published by

Chamberland, Claire.

Violence parentale et violence conjugale: Des réalités plurielles, multidimensionnelles et interreliées.

Presses de l'Université du Québec, 2003.

Project MUSE. <https://dx.doi.org/10.1353/book.15526>.

➔ For additional information about this book

<https://muse.jhu.edu/book/15526>

## **LA CONSCIENCE DE LA VIOLENCE CHEZ LES CONJOINTS ET LES PARENTS**

Claire Chamberland

### **CONCEPTUALISER ET TOLÉRER LA VIOLENCE PRIVÉE : LA PENSÉE HUMAINE AU CARREFOUR D'INFLUENCES MULTIPLES**

Au cours des dernières années, plusieurs chercheurs ont fait d'intéressantes avancées, sur le plan conceptuel et empirique, à propos du rôle central des émotions et des processus cognitifs dans l'apparition et le maintien des conduites violentes du conjoint comme du parent. Ainsi, les patrons de communication abusive seraient fortement dominés par un traitement de l'information problématique qui indique un état d'urgence et est dominé par des états émotifs intenses comme la peur, la rage ou la colère (Bugental, 1993; Crittenden, 1998). Nous avons vu précédemment que les théories de l'évolution se centrent sur l'analyse des systèmes de réponse face aux dangers, dans des contextes où des enjeux fondamentaux, comme la sécurité, sont mis en cause. L'activation de processus cognitifs primitifs, où l'analyse des situations est aussi rapide que simple, serait largement sous le contrôle d'émotions négatives; le niveau d'activation physiologique et émotif de l'agresseur serait particulièrement élevé.

Par ailleurs, les théories socioculturelles fournissent des explications pertinentes sur les référents du conjoint comme du parent. En fait, les valeurs, conceptions et attitudes collectives agissent comme des médiateurs

qui influencent grandement leur interprétation des situations sociales et leur niveau de tolérance face à la violence privée<sup>1</sup>. Les théories structurelles permettent de saisir comment les appartenances sociales multiples du parent ou du conjoint (classe sociale, scolarité, âge, genre, ethnie, religion, communauté, réseau de pairs, etc.) déterminent non seulement leur positionnement social mais aussi la probabilité qu'ils adhèrent à des systèmes de pensée à fort ou faible potentiel de violence<sup>2</sup>. En somme, les théories culturelles et sociostructurelles nous invitent à examiner les cognitions comme des systèmes de pensée ancrés dans le social.

Les théories systémiques renforcent aussi l'hypothèse de la relation entre les cognitions individuelles de l'adulte et les cognitions des collectivités avec lesquelles il est en contact. Dans le cas des théories systémiques familiales, on s'intéresse aux relations entre les cognitions des membres d'une même famille. Cichetti et Lynch (1993) font référence au concept de paradigmes familiaux qu'ils décrivent comme un système de postulats, de croyances ou de convictions qu'une famille entretient sur son environnement ; ceux-ci influencent la manière de traiter l'information sur la réalité<sup>3</sup>. En fait, les cognitions des membres d'une même famille se construisent de manière réciproque ; elles sont interdépendantes et doivent être examinées de manière plus interactive (Bugental et Johnston, 2000). Les

- 
1. Outre les schémas collectifs liés spécifiquement aux pratiques dans les relations interpersonnelles (voir le chapitre 2), d'autres conceptions viennent affecter les contextes dans lesquels ces relations prennent place. Les sociétés fondées sur la poursuite de l'intérêt personnel et des droits individuels, sur la compétitivité et la territorialité, sur l'anomie ou encore sur la seule solidarité intragroupe produisent des schémas à fort potentiel de violence. Les sociétés dont l'éthique est basée conjointement sur la coopération et la solidarité (incluant la solidarité intragroupe), l'égalité ainsi que le respect des droits humains généreraient des systèmes cognitifs collectifs plus pacifiques.
  2. Ces appartenances, et le positionnement qui en résulte, conditionnent l'adhésion d'un conjoint ou d'un parent à des systèmes de valeurs qui seront plus ou moins organisés en fonction du danger, de l'autoprotection, de la désaffiliation sociale ou encore de la prédation et de l'appropriation d'autrui, ainsi que des rapports de pouvoir marqués par la domination ou la soumission ; cela entraîne la production de schémas à fort potentiel de violence. Au contraire, d'autres types de positionnement qui ont la caractéristique de placer le conjoint ou le parent dans des situations quotidiennes moins menaçantes et plus opportunes peuvent favoriser l'adhésion à un schéma à plus faible potentiel de violence et favorisant notamment l'exploration, l'ouverture, le respect d'autrui, l'intégration sociale et des rapports de pouvoir plus égalitaires.
  3. Certains systémiciens ont parlé de mythes familiaux. Ils influencent la manière dont les membres d'une même famille interprètent les situations et y réagissent, de façon à maintenir l'intégrité de ce système.

théories écologiques conçoivent la famille comme un système ouvert de multiples influences extérieures; elles sont donc compatibles avec les théories culturelles et socioculturelles (Bronfenbrenner, 1979; 1986). Les valeurs d'une société (macro) et son organisation sociale (exo) façonnent les croyances et les attitudes familiales et individuelles (micro, onto).

Ces différentes théories nous rappellent l'importance de construire des référents théoriques capables d'intégrer différents niveaux de réalité pour expliquer de manière nuancée comment un parent ou un conjoint reconnaît ou non la violence qu'il subit ou fait subir (comment il la tolère ou, au contraire, la condamne)<sup>4</sup>. En somme, les comportements violents au sein d'une famille s'inscrivent dans un contexte d'une extraordinaire densité. C'est pourquoi nous avons privilégié une orientation théorique qui considère aussi les relations parent-enfant et conjoint-conjointe comme des rapports sociaux historiquement construits (voir le chapitre 1) et dont la violence ne peut pas s'expliquer par un cadre théorique unique (voir le chapitre 2).

Dans ce chapitre, nous explorerons les facteurs et processus cognitifs qui influencent la probabilité de violence au sein de la famille. De plus en plus de recherches indiquent leur importance. Ces processus sont déterminants pour prédire également le niveau de conscience (*awareness*) des expériences de violence tant chez l'agresseur que chez la victime; ils agissent comme médiateurs dans l'interprétation des interactions familiales. Ils sont eux-mêmes perméables à une quantité d'autres facteurs: les états physiologiques et affectifs, les habitudes passées, les schémas collectifs à propos de ce qui est acceptable et les enjeux biologiques, personnels et sociaux auxquels sont confrontés le parent ou le conjoint.

---

4. Nous pensons ici à l'organisation sociale et à ses mécanismes de régulation; aux influences normatives des différentes appartenances sociales; à l'effet délétère du stress lorsqu'il génère de la détresse; aux dynamiques et au pouvoir dans la famille qui produisent des relations plus ou moins toxiques; aux vulnérabilités et aux atouts, intérêts et ressources inégales au sein d'une même famille, qui peuvent produire de la soumission, de la résistance ou de l'agression; et, enfin, à l'histoire de notre espèce qui nous rappelle notre appartenance au monde animal.

## **LES COGNITIONS DANS LES SYSTÈMES VIOLENTS: DES LIENS À ÉTABLIR ENTRE LES ÉMOTIONS ET LES COMPORTEMENTS**

La peur exerçait sur ces gens ignorants son effet habituel, les rendant nerveux et portés à la violence.

Caleb CARR

Il est pertinent de bien saisir les relations entre les systèmes responsables des émotions, des cognitions et des comportements pour comprendre comment et pourquoi, par exemple, un agresseur interprète une situation comme une menace, un danger qu'il faut affronter ou encore une insulte ou une provocation qui commandent une réparation. Quels sont les systèmes de croyances qui viennent valider ces sentiments, cautionner le recours à certaines stratégies agressives et empêcher l'inhibition de réponses dangereuses pour la victime ? Des questions analogues se posent aussi pour la victime. Quels sont les systèmes cognitifs et émotifs qui accentuent sa tolérance ou son sentiment de responsabilité face à l'agression dont elle est l'objet ? Enfin, compte tenu du taux élevé de concomitance de la violence envers la conjointe et de la violence envers l'enfant au sein d'une même famille (Coohey et Braun, 1997), les schèmes d'interprétation et d'action de l'adulte sont-ils les mêmes selon qu'il est en relation avec sa conjointe ou avec son enfant ? En somme, existe-t-il ce que Cicchetti et Lynch (1993) appellent un paradigme familial, qui serait alimenté par les différentes cognitions des membres d'une même famille et qui orienterait leur manière de percevoir la réalité ? Ce paradigme peut-il mettre certains de ses membres dans des situations qui menacent leur qualité de vie et, plus grave encore, leur sécurité et leur développement ? On parlerait dès lors de systèmes cognitifs ou de paradigmes à risque.

Ce chapitre est d'abord théorique et conceptuel. Nous y décrivons les principaux concepts et théories portant sur le traitement de l'information dans des contextes d'interaction sociale ; ces connaissances proviennent surtout de la psychologie sociale et des sciences cognitives nord-américaines. Nous examinons ensuite les concepts de base associés aux théories de la représentation sociale afin de nous rappeler qu'une cognition ou un paradigme familial n'est pas seulement ontosystémique ou microsystémique, mais émerge, est maintenu et se transforme dans un système social plus large (meso-exo-macro). Ces théories découlent des travaux de la psychologie sociale européenne ; elles permettent d'appréhender les cognitions sociales non seulement sous l'angle des caractéristiques individuelles, mais aussi comme des indicateurs du social dont elles découlent. Comprendre la violence du conjoint et du parent permet

aussi de comprendre la société à laquelle ils cherchent à s'adapter. Dans le chapitre 4, nous présentons une synthèse des preuves empiriques des liens entre cognitions à risque et comportements à risque.

## **LA CONTRIBUTION DE LA PSYCHOLOGIE SOCIALE NORD-AMÉRICAINE**

L'esprit humain est un système humain de processeurs d'information qui adaptent leur stratégie en fonction de la situation.

Steven PINKER

Penser est un processus beaucoup plus abstrait que parler.

Steven PINKER

Plusieurs concepts et théories utilisés en psychologie sociale sont pertinents pour comprendre des problèmes sociaux comme la violence conjugale ou les mauvais traitements envers les enfants. Les concepts comme les schèmes, les valeurs, les croyances, les attitudes ou les attributions sont très utiles pour identifier les référents à partir desquels agresseur comme victime symbolisent leur propre expérience de violence ; ils nous fournissent en somme des clés d'interprétation pertinentes pour comprendre comment les protagonistes perçoivent et s'expliquent ce qu'ils vivent. Ils constituent des opérateurs qui sont à la base de la construction de la réalité et qui influencent considérablement le monde de signification et de perception. En fait, les cognitions des parents ou des conjoints violents seraient différentes de celles des parents ou conjoints non violents. Mais clarifions d'abord les concepts de base auxquels nous nous référons lorsque nous parlons des cognitions sociales.

### **LES COGNITIONS SOCIALES**

La rencontre de la psychologie sociale, des sciences cognitives et des théories liées au traitement de l'information a donné lieu à un développement conceptuel très fécond qui a enrichi notre compréhension des mécanismes en cause dans les transactions de la personne avec son environnement social. L'intégration des savoirs liés aux domaines de l'attention, de la perception et de la mémoire, d'une part, avec ceux produits par la psychologie sociale cognitive, d'autre part, a permis de conceptualiser la violence familiale de manière plus dynamique : de voir comment les représentations de la réalité se construisent, se modifient, influencent la perception de la violence ainsi que la façon d'y réagir. Plus particulièrement, les

connaissances portant sur les notions comme les schèmes (cognitions descriptives), les attitudes (cognitions évaluatives ou prescriptives) et les processus d'attribution (cognitions analytiques)<sup>5</sup> (Worchel, Cooper, Goethals et Olson, 2000) permettent de comprendre comment des événements violents sont reconnus, définis, tolérés ou expliqués de manière différente, selon que les personnes aient ou n'aient pas été exposées, victimes ou auteurs de comportements violents. Ces cognitions peuvent être facilement accessibles à la conscience et à la réflexion, alors que d'autres sont évoquées de manière automatique et préconsciente. Cette distinction a fait l'objet de recherches en psychologie sociale (Bargh, 1982; Bargh *et al.*, 1996); mais elle commence à peine à émerger pour ce qui est des cognitions familiales (Bugental, 1992; Bugental et Johnston, 2000).

## LES SCHÉMAS : RECONNAÎTRE ET DÉFINIR LA VIOLENCE

On ne peut parler de ce qui n'est pas envisageable.  
Soldat français en Algérie

Issu de la psychologie cognitive, le concept de schéma renvoie à un système interne de connaissances sur un domaine particulier, notamment sur les interactions sociales : par rapport à soi, à autrui, aux rôles sociaux (comme les rôles sexuels ou parentaux), ou aux problèmes sociaux comme la violence (Fiske et Taylor, 1991; Higgins et Bargh, 1987). Constitués en réseaux d'information, les schémas sont à l'origine des référents qui guident les perceptions, les représentations, les interprétations ainsi que les actions avec autrui : ils sont de véritables scénarios qui mettent en scène les catégories sociales comme l'expérience idiosyncratique. Ils sont aussi modifiables par l'expérience. En tant que processus, ils influencent les mécanismes d'attention, d'entreposage et de rappel des informations. En tant que contenus, ils rassemblent ce que nous avons accumulé comme associations au sujet de la violence. Ils sont l'architecture de la pensée; ils aident à rassembler et à structurer les données cumulées sur la violence au fil des années. Ils sont en quelque sorte des classeurs où sont entreposées les généralisations cognitives (prototypes), des règles d'inclusion comme d'exclusion permettant notamment de classer un événement ou un comportement comme violent ou non violent. Ils incluent des éléments spécifiques liés au phénomène même, qui sont au cœur de sa définition. Par exemple, pour certains, l'insulte est de la violence affective, alors que pour d'autres le concept de violence affective n'existe tout simplement pas. Dans la recherche de Chamberland, Fortin, Turgeon, Laporte et Léveillé (2003), les adultes, hommes et femmes, reconnaissent et jugent beaucoup

---

5. Ces concepts sont générés par le développement de la cognition sociale.

moins violents les comportements d'agression affective et les comportements de domination que les comportements d'agression physique. Le schéma collectif de la violence semble reposer plus clairement sur les menaces compromettant l'intégrité physique que sur les atteintes à l'intégrité psychologique. Le genre et l'expérience de la violence sont aussi des facteurs importants dans la construction des schèmes associés à la violence. Être une femme, comme avoir un vécu de violence dont on a pris conscience, est associé à des schèmes plus diversifiés de la violence privée.

Les schèmes peuvent aussi intégrer des informations à propos d'expériences de violence (j'ai été victime de violence quand j'étais jeune) et des données qui orientent l'action (une personne violente agit de telle façon). En fait, il peut y avoir des schèmes directement liés au phénomène de violence : de quoi s'agit-il, qui cela concerne-t-il, où cela se passe-t-il, pourquoi cela arrive-t-il, comment doit-on intervenir? Les schèmes sur les phénomènes connexes sont également utiles pour traiter l'information à propos de la violence familiale : les schèmes sur l'enfance et l'éducation (conceptions de la punition physique, des besoins des enfants ou plus généralement de l'enfance) ou encore les standards entretenus à propos de la sexualité, de la communication ou du contrôle dans les relations de couple.

Le bagage de connaissances ou d'expériences influence la richesse et la complexité des schémas. Une personne fortement « schématique » pour un domaine donné (comme la violence, l'abandon, le pouvoir, la provocation, etc.) réagit plus vite lorsqu'elle est exposée au phénomène, émet des jugements plus rapidement, se rappelle plus facilement les éléments constitutifs du schéma et fournit plus d'exemples de conduites passées correctes (Markus et Zajonc, 1985). Inversement, les personnes « aschématiques » semblent n'avoir pas ou peu emmagasiné d'informations sur l'objet. Cela peut signifier qu'elles ont eu peu d'expériences avec l'objet « violence » ou, au contraire, indiquer sa surexposition à la violence : dans ce cas, les mécanismes défensifs ou d'habitude neutralisent les processus d'attention et d'orientation, ce qui élève les seuils et affecte les processus d'emmagasinement de l'information. Cela empêche l'élaboration complexe d'un schéma bien structuré du concept de violence. La personne en fait alors l'expérience sans recourir à la médiation cognitive.

Ainsi, les diverses associations au concept de violence alimentent les représentations de la violence. Elles sont des filtres cognitifs qui peuvent se modifier au gré des expériences. Elles orientent de façon sélective le traitement de l'information sur les situations de violence : 1) en nous rendant attentifs à certains événements et pas à d'autres ; la perte d'information n'est pas aléatoire ; 2) en favorisant l'entreposage de l'information dans la mémoire ; des contenus sont remisés ; 3) en rappelant au moment opportun l'information pertinente (*schema access*) qui vient bien souvent



confirmer nos schémas préexistants (*schema confirmation*) ; on se souvient plus des informations conformes à nos structures cognitives préencodées<sup>6</sup> ; 4) en fondant la constitution des attitudes et des attributions qui influencent les processus d'explication, d'évaluation et de jugement.

Différents facteurs influencent l'accès à des schèmes déjà constitués ou emmagasinés. Parmi ceux-ci, notons l'importance des déterminants émotifs et stratégiques (Pelletier et Vallerand, 1994). L'intensité et la saillance du stimulus ont le potentiel de provoquer des émotions, des imageries et des sensations ; cela oriente aussi l'attention et le traitement des informations. L'activation d'un affect intense provoque le rappel de schémas fortement ancrés dans l'histoire de la personne. Ces schémas préconscients sont accessibles très rapidement. Les émotions ressenties vont limiter le traitement plus complexe de la situation. Ces cognitions de base structureraient l'ensemble des activités cognitives du sujet, même celles qui sont explicites et plus conscientes. Lorsqu'ils sont activés, ces schémas déclenchent les réactions émotionnelles et les pensées qui lui correspondent. Nous verrons ce point plus en détail lorsque nous présenterons le modèle de Bugental (1992). Les buts visés par le percevant structurent également les processus d'attention et d'accès au schéma ; ainsi, les informations utiles pour atteindre un objectif considéré comme important ont prééminence sur les autres. Nous verrons plus loin qu'il existe deux modes d'organisation de la violence : l'une plus réactive où l'émotion gouverne le processus de traitement de l'information, l'autre proactive où la violence est un instrument utilisé à des fins spécifiques.

### *En somme*

L'être humain est un percevant actif. Ses schémas orientent ses processus d'attention, d'habitation, d'assimilation, d'accommodation et d'évaluation ; ils l'aident à organiser l'information en un tout cohérent afin de donner une signification aux situations sociales. Ces processus sont influencés par les émotions mais aussi par les buts visés par l'individu. Ils sont en fait des raccourcis cognitifs qui permettent d'interpréter efficacement les événements. Dans un versant positif, ils aident à reconnaître et à conceptualiser la violence. À l'inverse, ils peuvent aussi engendrer des biais dans l'interprétation de situations sociales, comme nous le verrons dans les sections suivantes. Enfin, ces schémas peuvent être accessibles ou non à la conscience des conjoints et des parents.

---

6. Piaget fait référence au mécanisme d'assimilation pour décrire le fait que l'information nouvelle est intégrée dans des structures cognitives préexistantes.

## LES ATTITUDES : DES THÉORIES IMPLICITES SUR LA VIOLENCE

Les attitudes s'édifient sur les réseaux d'associations que constituent les schémas. Elles ont donc les mêmes propriétés : ce sont des systèmes organisés reflétant l'état mental et neuropsychologique ainsi que l'expérience privée de la personne. Elles résultent de l'expérience sociale et ont une influence sur le comportement. Ce sont, comme les schémas, des éléments constitutifs des représentations sociales (voir plus loin dans ce chapitre) entreposées dans la mémoire. On distingue généralement trois composantes dans une attitude : les composantes cognitive, affective et conative (Lafrenaye, 1994).

### La dimension cognitive

La dimension cognitive de l'attitude est à la base de la construction du jugement, des opinions ou des théories sur la violence privée. Les attitudes expriment donc les relations entre cet objet (la violence privée) et les différentes caractéristiques qui lui sont associées au fil des expériences de l'individu. L'attitude synthétise alors un ensemble d'énoncés qui relie un objet et ses propriétés : ses causes, ses conséquences, ses contingences, son occurrence ou encore sa gravité.

- Si l'on est sévère envers l'enfant (objet), il nous remerciera plus tard (conséquence).
- Une tape sur les fesses (objet), ça ne fait pas de tort (conséquence).
- Les enfants pleurent (objet) sans raison valable (cause).
- C'est fréquent aujourd'hui (propriété/occurrence) de voir des enfants qui ne respectent pas leur parent (objet).
- La violence envers les femmes (objet), c'est un problème mineur et rare (gravité/occurrence).
- Les femmes victimes de violence (objet) l'ont bien mérité (cause/responsabilité)<sup>7</sup>.

L'attitude sert à structurer l'information à propos de la violence privée et à la catégoriser en un ensemble cohérent : c'est important et grave ou c'est insignifiant et peu probable (gravité, conséquence) ; certains comportements des enfants (par ex., la désobéissance) ou des femmes (par

---

7. Les quatre premiers énoncés sont extraits de l'instrument de mesure de la justification de la violence envers l'enfant (MJVE) mis au point par Fortin et Lachance (1996) et les deux derniers, de l'instrument de mesure de la justification de la violence envers les femmes (MJVF) mis au point par Auger (1990).

ex., l'adultère) doivent être ou non punis plus ou moins sévèrement (contingence ; *rule governing behavior*) ; la victime est ou non associée à la cause (inférences causales). Les attitudes favorables à la violence conjugale et à celle faite aux enfants reposent donc sur un ensemble d'énoncés qui considèrent que différentes expressions de violence (objet) sont rares, peu graves et ont peu d'effet sur les victimes (propriétés) (Fortin et Lachance, 1996 ; Auger, 1990). La banalisation de ces phénomènes et leur tolérance s'appuient sur ces associations cognitives. À ce niveau, le traitement est d'abord cognitif ; il constitue un baromètre du cadre de référence interne, des théories implicites et des opinions que l'individu s'est construites à propos de la violence privée. Ainsi, des attitudes stéréotypées laissent supposer que l'opinion de la personne en cette matière repose sur des schémas qui tolèrent mal l'ambiguïté et la contradiction ; l'individu a tendance à généraliser les caractéristiques d'une catégorie sociale donnée à tous les membres de cette catégorie (Bourhis et Gagnon, 1994). Les jugements qui en découlent sont souvent erronés.

- Les femmes qui sont violentées, c'est parce qu'elles le veulent bien<sup>8</sup>.
- Les enfants pleurent pour rien<sup>9</sup>.

Ces stéréotypes sont des généralisations excessives qui occultent la perception et l'analyse des différences et des expériences individuelles que les femmes et les enfants font des épisodes d'agression qu'ils subissent. En fait, la structuration de la pensée est organisée à partir d'associations très typées entre un objet (la violence privée) et certaines de ses propriétés ; la représentation de la réalité est sursimplifiée et les attitudes se cristallisent autour de mythes et d'opinions prêts-à-porter qui permettent de réagir très rapidement à certaines situations sociales (Pelletier et Vallerand, 1994). Dans ces cas, malgré son efficacité apparente, le traitement de l'information crée des distorsions cognitives et des préjugés qui produisent des interprétations problématiques.

### La dimension affective

L'attitude reflète aussi l'émotion associée à l'objet, son caractère désirable ou indésirable, l'aversion ou l'attrait qu'il suscite. Ainsi, plus une personne a répondu positivement aux énoncés précédents, plus elle témoigne de croyances qui favorisent fortement l'installation de la violence dans la vie

---

8. Extrait de l'instrument de mesure de la justification de la violence envers les femmes (MJVF) mis au point par Auger (1990).

9. Extrait de l'instrument de mesure de la justification de la violence envers l'enfant (MJVE) mis au point par Fortin et Lachance (1996).

privée des familles. Quatre caractéristiques de l'attitude peuvent nous informer sur le rôle central des émotions dans l'expression de l'attitude : la direction (polarité), l'intensité, la centralité et l'accessibilité. Premièrement, la structure cognitive élaborée autour d'un objet peut s'organiser de manière bipolaire ou unipolaire. Les valeurs, qui sont des ensembles plus larges que les attitudes, sont souvent exprimées de manière essentiellement positives et unipolaires : le courage, la maîtrise de soi, la créativité, la fraternité, etc. Lorsque l'information relative à un objet est organisée de manière bipolaire, les schémas fondateurs sont structurés suivant des pôles extrêmes. Ainsi, une personne farouchement contre l'utilisation de la coercition envers les enfants serait favorable à une série de croyances comme « l'enfant, ça raisonne » ou encore « les enfants doivent être respectés ». Elle serait par contre défavorable à des croyances que Miller a décrites comme l'expression d'une pédagogie noire<sup>10</sup>. Cette personne adhérerait à une opinion qui repose sur des énoncés reflétant, d'une part, le caractère désirable d'un rapport social adulte-enfant plus égalitaire et, d'autre part, le caractère indésirable d'un rapport social de type patriarcal.

Deuxièmement, certains objets peuvent susciter une émotion très vive (intensité des affects). La violence privée est un de ces objets qui laisse rarement indifférent. On constate alors une tendance à utiliser les scores extrêmes (favorable ou défavorable) pour exprimer une opinion sur la question. Chamberland, Fortin et leurs collègues (2003) ont constaté que les scores moyens associés aux agressions physiques qu'un conjoint exerce à l'endroit de sa conjointe sont plus élevés que ceux associés aux agressions émotionnelles et de contrôle<sup>11</sup>. De plus, la variation dans les opinions exprimées est très faible pour les jugements associés aux comportements d'agression physique (faible écart-type) ; elle est nettement plus élevée pour les agressions psychologiques. En somme, l'agression physique reçoit des scores beaucoup plus extrêmes ; on peut inférer que ces comportements suscitent chez les participants de cette recherche des émotions plus intenses que les agressions de type psychologique.

Les émotions sont également perceptibles dans le caractère plus ou moins nuancé d'une opinion ; on parle alors du degré de « complexité intégrative » de l'attitude. Les croyances sont modérées lorsque les positions

---

10. Miller (1986) a bien décrit ce type de croyances comme l'expression d'une adhésion à une pédagogie noire. L'enfant y est décrit comme quelqu'un de fondamentalement mauvais dont l'intégration sociale requiert le recours à une discipline stricte.

11. Dans cette étude, des adultes provenant de populations tout-venant et cliniques avaient à indiquer sur une échelle de 1 à 6 si différents comportements étaient ou non violents à leurs yeux. Un score de 6 signifiait que le comportement était très violent et un score de 1 qu'il ne l'était pas du tout.

face à un objet ne sont pas extrêmes et que l'information n'est pas traitée de manière bipolaire. Par exemple, on peut adhérer à un ensemble d'attitudes favorables à l'émancipation des enfants et défavorables à des structures familiales autoritaires, désapprouver le recours aux agressions physiques à l'endroit des enfants, mais estimer parfois nécessaire le recours à la punition physique. On peut reconnaître l'influence néfaste du patriarcat dans les relations homme-femme, mais reconnaître aussi que la femme est violente dans certains couples. Nos systèmes de croyances peuvent parfois être contradictoires. Ainsi, dans l'étude de Gough et Reavy (1997), les adultes qui parlent de leur propre expérience de la punition quand ils étaient enfants peuvent, dans une même entrevue, exprimer des opinions contradictoires sur ces épisodes disciplinaires. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre 4. Toutefois, un traitement complexe tolère le paradoxe. La structuration des attitudes évolue bien souvent de manière dialectique ; des accommodations nécessitent une modification des contenus des schémas existants. Les nouvelles synthèses sont généralement issues des oppositions entre des attitudes contradictoires, structurées de manière multipolaire. Turcotte (2002) montre la progression des perceptions de la violence chez un groupe d'hommes selon qu'ils sont au début, au milieu, en fin de thérapie ou encore en postprogramme. Les attitudes face à la violence, à soi, à sa partenaire et à la relation conjugale se raffinent considérablement tout le long du cheminement thérapeutique. Les schémas de violence renvoient à des contenus de plus en plus divers, il y a une reconnaissance de soi comme être violent, une capacité accrue à détecter la violence chez les autres ainsi qu'à se percevoir comme une cause du problème. Les compétences d'introspection s'améliorent et l'on observe une reconnaissance claire de la dissonance entre l'expérience vécue et le concept de soi. En somme, les hommes qui persévèrent en thérapie développent de nouveaux cadres de référence qui les amènent non seulement à intégrer plus d'information, mais aussi à gérer les inconsistencies entre les anciennes croyances et celles nouvellement acquises dans leur groupe de thérapie. Ils arrivent éventuellement à tolérer les contradictions entre l'image qu'ils avaient d'eux-mêmes et le fait d'accepter leur violence et leur responsabilité pour les gestes qu'ils ont commis.

Troisièmement, certaines attitudes sont plus centrales que d'autres. Elles définissent plus profondément la personne ; elles sont « fortement ressenties » et psychologiquement investies ; elles sont ainsi subordonnées à des enjeux identitaires. Plus l'objet fait appel à des valeurs et plus les schémas qui lui sont associés sont « réseautés » avec la représentation de soi, plus le traitement de l'information sera intense. On peut penser que

les personnes très impliquées dans la défense des droits des enfants et des femmes sont très « sollicitées » par leur victimisation ; elles adhèrent vraisemblablement à un ensemble de croyances condamnant vigoureusement la violence dont ils sont l'objet, mais non à celles exprimant une indifférence ou une neutralité sur le sujet. L'implication de soi est un facteur qui augmente l'intensité du traitement de l'information. Plus l'objet sollicite un complexe cognitivo-affectif proche des valeurs et de l'identité personnelles, plus l'expression de l'attitude tendra à être polarisée (Sherif, Sherif et Nebergall, 1965 dans Lafrenaye, 1994). Encore une fois, l'émotion et la cognition sont très intimement liées.

Le degré d'accessibilité de l'attitude est la dernière caractéristique qui indique la présence des affects. Les attitudes qui génèrent un état émotif important vont plus aisément être rappelées lorsque la situation évoque des associations correspondant aux schémas qui les constituent (*schema access*). Plus un objet est fortement associé à l'univers des affects, plus l'évaluation est rapide. Les temps de réaction indiquent la force de l'attrait ou de la répulsion (Fazio, 1989). Une attitude « bien structurée cognitivement et émotivement » produit des temps de réaction généralement rapides, ce qui suppose un seuil de réactivité face à l'objet très bas. On parlera ici de stabilité et de cristallisation de l'attitude (Snyder et Swann, 1976). En fait, notre mémoire recèle des informations plus ou moins organisées en fonction d'attitudes spécifiques. Certaines personnes peuvent n'avoir que des opinions très « laxistes » sur la violence envers les enfants et les femmes. On peut parler ici de « non-attitude » ou de personne aschématique sur un objet donné. Les informations enregistrées ne sont pas organisées de façon à former une attitude bien définie. Aussi, ces personnes sont-elles plus lentes à réagir lorsqu'on leur demande leur avis. D'autres n'ont pas nécessairement des attitudes bien organisées pour ce qui est de la violence, mais ont développé des croyances bien figées voulant que le monde social environnant soit hostile ou encore que les femmes ou les enfants soient des êtres généralement provocants. Ces représentations sont alors très aisément rappelées à la mémoire. Le risque de violence peut donc être élevé chez des personnes qui témoignent d'une faible élaboration face à la violence (structuration des attitudes peu organisée) mais qui ont construit, au fil de leur expérience sociale, des associations très négatives avec le monde social qui les entoure. Nous verrons plus loin que la qualité des premières expériences sociales du très jeune enfant influence considérablement le développement et la structuration des attitudes face aux relations intimes (Crittenden, 1998). Les schèmes fondateurs sont non seulement figés, mais facilement accessibles, particulièrement lorsque la personne se croit en danger (Bugental, 1993, 1998).

### **La dimension conative**

L'attitude a aussi une dimension conative. Les représentations du monde orientent les actions et les réactions, bref les pratiques sociales. Un homme qui adhère à des attitudes défavorables face à la violence privée est plus susceptible d'éprouver un inconfort cognitif (dissonance cognitive) et émotif (culpabilité) s'il agresse sa conjointe ou son enfant. Même si l'attitude n'est pas le comportement, elle peut exprimer à tout le moins des intentions comportementales. De plus, la perception de l'efficacité de l'agression interpersonnelle, influencée par les comportements passés ou l'observation de modèles, alimente des attitudes proviolentes. Ainsi, dans sa dimension conative, l'attitude reflète les structures cognitives d'anticipation de l'action. La théorie du comportement planifié conçue par Ajzen (1985, 1988) repose précisément sur le postulat que les intentions d'agir sont en partie influencées par les attitudes personnelles. Nous verrons dans une autre section son application dans le domaine des études sur la violence familiale.

### *En somme*

Chacune de ces dimensions, cognitive, émotive et conative, exprime différentes facettes de l'attitude : ce que nous pensons, ce que nous ressentons et ce que nous avons l'intention de faire. Le sens attribué à un événement violent et la façon d'y faire face sont médiés par des référents internes ; ceux-ci sont structurés en schèmes réseautés autour d'attitudes. Ces dernières ne font pas que refléter un jugement froid et cognitif, mais sont fortement empreintes d'émotions activées par ces évocations. L'attitude n'indique pas uniquement ce que la personne connaît et pense de la situation (ses théories implicites sur la violence), elle exprime aussi ses croyances et ses valeurs. Elle est parfois un outil pour protéger son estime d'elle-même et aussi une manière de contrôler son environnement (Katz, 1960). Comme nous le verrons plus loin, le traitement de l'information n'est pas que cognitif, il est aussi émotif ; l'attitude peut également être un moyen de défense et un instrument pour maîtriser la réalité.

Les schèmes et les attitudes sont tissés des réseaux d'information liés aux émotions et aux comportements ; ils sont modelés par les expériences passées. Les processus de construction de ces associations sont variés. Nous faisons l'hypothèse que les théories sur l'attachement et le conditionnement seraient plus pertinentes pour éclairer des attitudes structurées de manière défensive et fortement contrôlées par les émotions. La fonction autoprotectrice des schèmes et des attitudes s'exprime lorsque la personne juge son environnement menaçant. Les évocations émotionnelles sont alors intenses ; des schèmes très saillants sont rappelés à la mémoire. Des attributions malicieuses, des attentes négatives,

des jugements ou des opinions risquées sur les relations interpersonnelles sont dès lors plus facilement activés<sup>12</sup>. Par ailleurs, les théories sur le conditionnement opérant ou l'apprentissage social sont plus utiles pour expliquer l'acquisition d'attitudes à caractère plus stratégique. Les conceptions de la violence, les théories sur l'éducation parentale, l'intimité, l'égalité, le contrôle, le soutien ou la communication dans le couple se sont aussi élaborés en fonction des contingences sociales. Bref, les schèmes et les attitudes sont l'expression de notre histoire personnelle d'adaptation; elles influencent l'agression, qu'elle soit réactive ou proactive.

## LES ATTRIBUTIONS : À QUI LA FAUTE ?

*[...] Interest increasingly turned to parent's causal analysis of their family relationships and interactions with their children [...] it focused on interpretative questions rather than on feeling and attitude [...] parental attributions came to be seen as interpretative filters through which meaning is assigned – to the behaviors and characteristics of children and to the nature of the parent-child relationship.*

BUGENTAL *et al.*, 1998, p. 460.

Les attributions sont des inférences causales sur ses propres comportements, ceux des autres ou encore des événements extérieurs (Vallerand, 1994). Ces activités cognitives jouent un rôle central dans la régulation de la conduite humaine; elles permettent en effet d'organiser un ensemble de renseignements, de créer des invariants ainsi que de prédire le futur, particulièrement en situation d'incertitude et d'échec (Weiner, 1986). En somme, l'attribution de causalité donne un sens à ce qui arrive tout en facilitant la compréhension, l'explication et la justification d'un événement. Les individus font spontanément des inférences à propos des causes d'un événement (Antaki, 1988), particulièrement lorsque la situation est aversive ou potentiellement menaçante (Wong et Weiner, 1981 dans Silvester, Bentovim, Stratton et Hanks, 1995). La façon d'expliquer les événements a une incidence très réelle sur les réactions comportementales et affectives (Dix et Reinhold, 1991 ; Siegel, 1985 dans Silvester *et al.*, 1995), ainsi que sur la qualité des relations interpersonnelles (Fincham *et al.*, 1987 dans Silvester *et al.*, 1995). Les hypothèses peuvent être plus ou moins fondées et entraîner dans certains cas des erreurs ou des préjugés dans

12. Par exemple: le monde est hostile et source d'insécurité, de méfiance ou même de chaos.



l'interprétation. Comme pour les schèmes et les attitudes, les processus d'attention, d'entreposage et de rappel influencent l'encodage en mémoire des informations sur les causes probables des événements (Wyer et Srull, 1986).

Les inférences peuvent être élaborées à partir de plusieurs dimensions (Weiner, 1985). L'origine de la cause peut être interne ou externe (causalité liée à soi ou à l'autre); les causes peuvent être stables (dispositions) ou instables (situations), globales (surgénéralisation) ou spécifiques (discrimination). Les contingences d'un événement ou d'un comportement peuvent être considérées comme contrôlables ou incontrôlables (lieu de contrôle). L'événement négatif peut avoir été provoqué intentionnellement ou non par la conjointe ou l'enfant (attribution d'intention).

- Les raisons qui font que je bats mon enfant sont en moi (interne).
- Mon conjoint s'est emporté parce qu'il avait eu une grosse journée de travail (externe; instable).
- Je crie contre mon enfant parce qu'il est toujours tannant (externe; stable; incontrôlable) et en plus il fait exprès (attribution d'intention).
- Mon conjoint est violent parce qu'il a été battu lui-même quand il était jeune (externe; stable; incontrôlable).
- Je l'ai frappée mais c'est elle qui m'a provoqué; je n'ai fait que me défendre (externe).
- Je l'ai enfermé dans le garde-robe parce que je n'en pouvais plus (incontrôlable).
- J'ai été chanceuse que ma copine soit là ce jour-là sinon il m'aurait frappée (externe; incontrôlable).
- J'ai convaincu ma mère de garder les enfants pour prendre un peu de répit (contrôlable).
- Il est désobéissant, colérique, méchant et provocant (externe/stable). J'en ai assez qu'il fasse la loi (incontrôlable).
- Je me sens tellement mauvais parent (interne/blâme)<sup>13</sup>.

Les croyances causales n'ont pas pour seule fonction d'expliquer la réalité. Elles peuvent aussi servir de fondements pour évaluer sur qui faire porter la responsabilité de la situation et, dans certains cas, qui est à

---

13. Le lieu de causalité est défini selon l'événement décrit, son comportement ou celui de l'autre.

blâmer (Fincham et Bradbury, 1992, 1993). On peut reconnaître qu'on a été violent mais justifier sa conduite. On peut, par exemple, admettre qu'on est la cause mais l'interpréter de manière à s'innocenter (non-responsabilité ou non-blâme) par des circonstances ou des états incontrôlables: être jaloux, impulsif ou malade mentalement (interne/stable/incontrôlable) ou encore être saoul ou en colère (interne /instable/incontrôlable). On peut aussi considérer que la victime était à l'origine de l'agression et la blâmer, parce qu'elle avait l'intention de nuire à l'agresseur (intention malicieuse) ou parce qu'elle le provoquait; l'agression est alors une réaction de légitime défense ou motivée par l'offense subie (externe/responsable et coupable). On blâme l'autre surtout lorsqu'on considère ne pas être la cause (externe) et qu'on ne lui attribue aucune bonne raison de se disculper. On se considère comme innocent si la situation est incontrôlable (interne/stable; incontrôlable) ou encore si l'on se croit en légitime défense (externe). On a alors de bonnes raisons pour se disculper. Ainsi, lorsqu'un conjoint attribue la responsabilité de sa violence à la conjointe pour son comportement séducteur envers les autres hommes, il attribue implicitement la cause réelle de sa violence à sa conjointe (externe) parce qu'elle se comporte de façon inacceptable (attitude à propos des femmes). Sa jalousie et le sentiment implicite d'être propriétaire de sa femme ne sont nullement mis en cause. Lorsque le parent attribue sa coercition excessive à l'enfant parce qu'il l'a provoqué (externe) et l'a fait exprès (attribution d'intention malicieuse), l'inférence causale se fonde sur une certaine conception de l'enfant ou de l'enfance (attitudes). Une attribution problématique se conjugue alors avec une attitude problématique pour générer un comportement problématique. Les référents normatifs ou moraux sont ainsi activés dans l'élaboration du jugement de causalité, de responsabilité et de culpabilité.

Un nombre croissant d'incidences indiquent que les couples dysfonctionnels, les conjoints violents et les parents dont les conduites sont négligentes ou violentes perçoivent que les comportements négatifs du conjoint ou de leur enfant sont voulus (intentionnellement motivés) et attribuent leurs agressions à leur endroit au comportement des victimes plutôt qu'à la situation (lieu de causalité interne à la victime et externe à l'agresseur); ils s'expliquent ces mêmes comportements comme stables et globaux (Auger et Turgeon, 1990; Fortin, Chamberland et Lachance, 2000; Holtzworth-Munroe et Hutchinson, 1993; Tonizzo, Howells, Day, Reidpath et Froyland, 2000). Ces attributions entraînent généralement des

attributions de responsabilité et de blâme. Les six dimensions<sup>14</sup> qui situent ces cognitions sociales au cœur des processus d'évaluation dans les relations entre proches correspondent au modèle d'*entailment* développé par Fincham et Bradbury (1992; 1993). Nous décrivons les preuves empiriques dans le chapitre 4.

### À propos de quelques théories

Quatre théories sont régulièrement invoquées pour comprendre les explications des agresseurs ou les victimes dans des contextes de violence familiale. La théorie de l'attribution défensive (Shaver, 1970 dans Kristiansen et Giulietti, 1990) postule que plus on se considère comme victime, moins on est susceptible d'attribuer une responsabilité à la victime. On suppose alors que les femmes ont moins tendance à blâmer les femmes et à tenir les hommes pour responsables. Le processus en cause serait l'identification positive à la victime. Locke et Richman (1999) constatent que des femmes, de races blanche et noire, auxquelles on a décrit des situations hypothétiques de violence conjugale impliquant des femmes de races blanche et noire, ont plus tendance à blâmer les conjoints que les hommes et à sympathiser davantage avec les femmes victimes. Les sujets de race noire ont aussi plus tendance à sympathiser avec la victime noire.

La théorie de l'équilibre (*balance theory*, Heider, 1958 dans Kristiansen et Giulietti, 1990) met plus l'accent sur l'importance de la dissonance cognitive dans les processus d'attribution. Les personnes qui entretiennent des attitudes favorables face aux femmes ont moins tendance à les blâmer ; les attitudes positives face aux femmes influencent leur jugement sur la responsabilité. Plusieurs études ont montré qu'il y a des liens entre les attitudes positives à l'endroit des femmes et l'égalité entre homme et femme, leur niveau de sympathie envers les victimes de violence et de viol et leur tendance accrue à blâmer l'agresseur et à innocenter les victimes (Kristiansen et Giulietti, 1990).

Une troisième théorie s'appuie sur la croyance que le monde est juste (Lerner, 1980) et soutient que chacun reçoit ce qu'il mérite et mérite ce qu'il reçoit. Selon cette interprétation, les victimes sont bien souvent blâmées ou tenues pour responsables. La dissonance créée entre, d'une part, la croyance que le monde est juste et, d'autre part, celle qu'une victime

---

14. Les six dimensions de l'attribution sont : 1) le caractère interne ou externe de la cause de l'événement violent ; 2) la stabilité ou l'instabilité de cette cause ; 3) la globalité ou la spécificité de cette cause ; 4) le caractère interne ou externe du lieu de contrôle de la situation ; 5) les intentions malicieuses ou non ; et 6) la non-culpabilité ou la culpabilité de l'agresseur ou de la victime.

est injustement traitée, génère un besoin de rééquilibrage, cette fois-ci en défaveur de la victime. Les individus qui indiquent des attitudes favorables envers les femmes sont moins susceptibles d'adhérer à la croyance que le monde est juste. Les résultats actuels des recherches sur la violence privée ne soutiennent pas beaucoup cette théorie (Muller, Cladwell et Hunter, 1994).

Néanmoins, ce besoin de croire en une certaine forme de justice « immanente » peut venir du besoin de sécurité et de la volonté de diminuer l'incertitude. Ce besoin serait plus grand chez les personnes vulnérables qui considèrent que le lieu de contrôle de la situation violente était externe : en blâmant la victime, elles peuvent conserver l'illusion de contrôle. Il est ainsi possible d'échapper soi-même à l'éventualité d'être une victime. La théorie d'attribution axée sur la perception de contrôle (*controllability attributional theory*) suppose que plus la personne perçoit de similitudes entre la victime et elle-même, plus elle a tendance à la blâmer (Muller *et al.*, 1994). Dans ces cas, l'identification à la victime est plutôt négative. En blâmant la victime pour ce qui lui arrive, la personne peut entretenir une certaine illusion de contrôle et ainsi éloigner psychologiquement la menace. Tenir la victime pour responsable de ce qui lui arrive suppose qu'elle aurait pu éviter l'événement négatif.

Des facteurs historiques, affectifs et cognitifs prédisent la probabilité que la victime d'une agression soit blâmée. Un passé de victimisation peut produire un état de vulnérabilité rendant improbable le développement du sentiment de compassion nécessaire pour avoir de l'empathie face à une victime (Muller *et al.*, 1994). Ces expériences négatives peuvent amener la personne à généraliser ses attitudes à tous les types de victime (Muller *et al.*, 1994). Lorsque ces expériences engendrent des sentiments anxieux, d'insécurité, de dépendance et le souci de se conformer, le besoin est plus grand d'avoir des principes rassurants pour réguler son environnement (Muller *et al.*, 1994). Les théories du monde juste ou les attributions dominées par le besoin de contrôle pourraient être pertinentes pour comprendre les évaluations de personnes très vulnérables. Celles-ci pourraient être amenées à surresponsabiliser une victime et à la condamner. Il semble que des processus d'identification, positive ou négative, de dissonance cognitive ainsi que les besoins de sécurité et de contrôle influencent la manière dont une personne s'explique un événement violent. D'autres recherches sont toutefois nécessaires pour mieux comprendre les mécanismes en cause dans les attributions à propos de la violence privée. Néanmoins, certaines attributions témoignent d'une ouverture au monde social, et d'autres une fermeture.

### **Les biais d'attribution: se protéger ou dominer?**

Les interprétations de l'adulte peuvent décrire de façon plus ou moins rationnelle la réalité. Plusieurs distorsions cognitives peuvent détourner la manière de s'expliquer les événements. Puisque les attitudes et les attentes (*self-prophesy*) sont des filtres qui orientent notre attention, elles occultent par conséquent une partie des informations qu'il pourrait être pertinent d'analyser. On observe aussi certains travers assez fréquents dans les jugements d'attribution : on a par exemple tendance à surestimer l'influence des facteurs relatifs aux dispositions d'autrui, particulièrement lorsque les événements sont négatifs ; lorsque c'est soi qui est en cause, on constate généralement l'inverse, soit une tendance à surestimer les facteurs situationnels. Deux raisons expliquent cet état de fait, l'une cognitive, l'autre affective. Il est plus complexe et exigeant d'extraire des informations sur une situation précise afin d'inférer avec plus de justesse les facteurs qui sont spécifiquement en cause (apprentissage discriminatif). L'intelligence, la scolarisation et la capacité de réguler ses émotions augmentent les compétences d'attribution (Vallerand, 1994). L'activation physiologique et les émotions altèrent la capacité de traiter l'information avec nuance, ce qui engendre bien souvent des erreurs importantes dans l'interprétation des événements. Il est en effet subjectivement plus difficile de s'attribuer des échecs interpersonnels ; il est plus facile d'invoquer des explications qui nous innocentent ou surresponsabilisent autrui. Le déplacement de la causalité vers des sources plus périphériques à soi permet non seulement de fournir une bonne compréhension de la situation, mais aussi de protéger l'estime de soi. La lucidité menace parfois la quiétude et le bien-être.

Toutefois, l'attribution ne sert pas que des fins défensives ; elle est aussi stratégique. Construire une explication, c'est donner un sens à ce qui arrive non seulement à soi mais aussi aux autres. Si le rapport social désavantage très nettement la conjointe ou l'enfant, la probabilité est alors plus forte que le conjoint ou le parent impose ses propres explications. Il y aurait alors un double enjeu de contrôle : sur leur comportement futur mais aussi sur leur interprétation des événements. La domination est aussi symbolique ; on parle d'hégémonie lorsqu'une personne en situation de pouvoir réussit à imposer sa définition de la réalité en négligeant ou en invalidant celle de l'autre (Gilgun, 2000). Les processus d'attribution sont névralgiques à cet égard. Ils peuvent fortement contribuer à aliéner la victime. Andrews et Brewin (1990) ont constaté que les femmes violentées qui demeurent avec leur conjoint violent attribuent moins la violence à leur partenaire que celles qui ont quitté leur mari. Plus les femmes avaient tendance à s'attribuer le blâme, plus elles avaient été brutalisées ; elles étaient déprimées même lorsque la relation était terminée (Janoff-Bulman (1992). En fait, victimes et agresseurs ont des styles attributionnels qui contribuent à maintenir, voire à amplifier les problèmes de violence.

L'observation de Janoff-Bulman (1992) met aussi en relief les liens entre l'attribution et le sentiment d'impuissance généralisée. Une situation incontrôlable ou non dépendante (la violence du conjoint) génère un sentiment d'impuissance seulement si les attributions de la victime sont internes (reliées à soi), stables et globales (Abramson, Seligman et Teasdale, 1978). Cette compréhension des événements génère des réactions dépressives et une faible estime de soi qui a tendance à se généraliser à d'autres situations<sup>15</sup>. L'expérience d'être agressé mine la capacité de percevoir son environnement comme un lieu que l'on peut contrôler.

Le fait de considérer qu'une situation est incontrôlable est aussi un préalable à l'agression. Elle peut motiver l'agresseur de manière défensive ou stratégique. Dans le premier cas, l'agression est plutôt une façon de réagir à une menace dont l'origine est diffuse (externe et globale). Les attributions de l'agresseur (lieu de contrôle externe) ont ainsi le potentiel de produire chez lui un sentiment d'impuissance, donc un état potentiellement explosif. Dans le deuxième cas, la situation est certes momentanément incontrôlable et l'agression devient un outil pour reprendre le contrôle. C'est donc une action fortement dépendante et réfléchie ; le lieu de contrôle de l'agresseur est alors interne. Le traitement de l'information est plus stratégique car il vise à trouver les éléments permettant de reprendre le contrôle sur les événements ; ce contexte ne produit pas de l'impuissance, l'agression est au contraire une manière d'augmenter son pouvoir<sup>16</sup>. Nous verrons plus loin que la dimension de l'attribution liée à la perception de contrôle sur les événements est déterminante dans la genèse d'épisodes d'agression au sein de la famille (Bugental *et al.*, 1997).

### **Des attributions façonnées par le contexte ou par l'histoire d'une personne**

Être vieux, c'est de ne plus être capable d'intégrer un événement à notre histoire, comme si notre histoire était fermée.

Suzanne JACOB

Les processus d'attribution peuvent être influencés par l'évaluation du contexte et impliquer une analyse discriminant les informations pertinentes. Ils peuvent aussi être influencés par l'histoire de la personne et,

15. Inversement, lorsque les attributions pour expliquer un événement non contingent sont externes, instables et spécifiques, on n'observe pas d'état de résignation.

16. Les chercheuses féministes ont largement traité de ce deuxième type (voir le chapitre 1). Nous reviendrons plus loin sur une typologie qui distinguerait des profils distincts d'agresseurs : les réactifs et les proactifs.

ainsi, être peu perméables aux événements en cause. Dans ce dernier cas, les détours cognitifs sont plus probables. Deux grandes approches théoriques ont façonné nos connaissances sur ces processus : les théories de l'attribution et les théories attributionnelles (Bugental *et al.*, 1998). Les premières s'intéressent plus spécifiquement aux attributions organisées suivant les informations qu'offre le contexte (*stimulus dependent*). On parle donc des dimensions déjà décrites : le lieu de causalité, l'intentionnalité, la stabilité et la contrôlabilité. Les attributions sont ici des médiateurs entre les événements antécédents et les émotions, les motivations et les comportements. L'activité cognitive est consciente et délibérée ; elle interpelle la mémoire épisodique, celle des événements particuliers. Les explications peuvent se modifier au gré des nouvelles expériences avec les personnes ou les situations. Les attributions générées peuvent donc être malléables et flexibles.

Les secondes s'intéressent aux attributions déterminées par l'histoire, qui prennent racine dans la mémoire sémantique. Ces explications reposent la plupart du temps sur des notions générales et fortement schématisées qui ont plus ou moins cristallisé les représentations de la nature des choses (*memory dependant*). Ces schémas sont accessibles et viennent très rapidement influencer le jugement de la personne (Bugental et Johnston, 2000). L'interprétation des causalités et des responsabilités est alors filtrée par l'accès rapide à ces schémas (*schema access, schema confirmation*) qui structurent de manière plus ou moins automatique les représentations de la réalité et les réponses du parent ou des conjoints (*working model*)<sup>17</sup>. Le traitement de l'information est souvent inconscient, spontané, rapide et relativement imperméable aux nouvelles informations. Dans ce contexte, les attributions se fondent sur des jugements stéréotypés, dominés par une pensée hautement schématique ; le traitement des informations se fait sans grand effort (Bugental et Johnston, 2000). Il s'apparente aux processus d'évaluation que l'on observe lorsque la personne est en danger (voir Crittenden dans le chapitre 2). Les processus d'attribution font donc partie des stratégies de mobilisation et sont gouvernés par les émotions ou des sentiments d'impuissance. Les situations sont souvent considérées comme incontrôlables, non contingentes et analysées de manière globale

---

17. Des études ont montré que s'occuper d'un enfant réactive les expériences du parent en tant qu'enfant. Des événements resurgissent donc dans la mémoire du parent devenu adulte et façonnent l'interprétation des situations contemporaines en fonction du passé. Par exemple, les mères qui vivent de l'impuissance avec leur bébé se sont souvent senties impuissantes à attirer l'attention de leur propre parent.

(Donovan, Leavitt et Walsh, 1990 dans Bugental *et al.*, 1998). Nous verrons plus loin que les attributions de ce type sont fréquentes dans les communications violentes (voir Bugental, 1993).

### *En somme*

La recherche d'une explication ne répond pas qu'à des besoins épistémiques ou cognitifs (connaître mieux le monde social qui nous entoure); elle est aussi motivée par des besoins de sécurité et de contrôle. L'attribution est un processus fondamental pour assurer la survie sociale de l'humain (Pittman et Pittman, 1980). Elle est au cœur des relations interpersonnelles parce qu'elle dicte les perceptions face à autrui, les émotions et les comportements sociaux (Vallerand et Bouffard, 1985). Elle peut être influencée par une analyse spécifique des événements ou encore par l'histoire de la personne. Le traitement de l'information se centre sur différentes dimensions de l'événement: le lieu et la « contrôlabilité » de la cause, l'importance relative accordée aux facteurs personnels ou contextuels, le caractère plus ou moins transitoire et spécifique des causes inférées. Le traitement n'est pas que descriptif ou même explicatif, il est aussi évaluatif; des attributions d'intention et des jugements de responsabilité, et parfois de culpabilité, sont alors bien souvent observés. Différents processus psychologiques sont impliqués: l'identification, la dissonance cognitive ou la perception du lieu de contrôle. L'inférence causale peut servir à se protéger d'un contexte considéré comme menaçant; elle peut aussi devenir un instrument d'aliénation et de contrôle, et renforcer ainsi le pouvoir du parent comme celui du conjoint. En ce sens, des attributions erronées peuvent menacer l'adaptation des conjointes et des enfants. Dans le chapitre 4, nous verrons que c'est le cas.

## LE CONCEPT DE JUSTIFICATION DE LA VIOLENCE

[...] à un moment ou un autre de leur existence les gens sont portés à rationaliser. Rationaliser, c'est la meilleure façon d'éviter d'être tenu responsable. Et personne n'a envie d'être responsable, encore moins quand les choses tournent mal.

Élizabeth GEORGE

Dans les années 1990, Auger (1990) et Fortin et Lachance (1996) ont adapté le concept de justification que Aronson (1984) avait défini pour analyser les préjugés et les stéréotypes intergroupes, au domaine de la recherche sur la violence envers les femmes et les enfants. Le concept de justification se définit comme un système de croyances, d'attitudes et



d'attributions qui excusent la personne pour son comportement problématique en fournissant des explications en apparence logiques et rationnelles. Cette notion comporte trois composantes. La composante dite cognitive<sup>18</sup> qui se reflète dans les croyances que certaines formes de violence ne sont pas de la violence ; on mesure alors la nature des définitions ou des conceptions de la violence (schéma). La seconde composante, considérée comme évaluative ou « attitudinale »<sup>19</sup>, traduit l'adhésion aux mythes qui banalisent la violence ; on mesure alors les attitudes qui participent à la construction d'une tolérance à l'endroit des incidents violents. La dernière composante, dite d'attribution<sup>20</sup>, regroupe un ensemble d'explications qui nient la responsabilité de l'agresseur et l'innocent, ou encore qui blâment la victime (Fortin et Lachance, 1996). Des processus cognitifs problématiques seraient caractérisés par des croyances comme « ce n'est pas de la violence », « c'est pas grave » ou encore « c'est pas de ma faute, c'est de sa faute ». La justification regroupe donc les notions de schèmes, d'attitudes et d'attributions décrites plus haut. Elle met en évidence l'existence de croyances qui fonctionnent de manière multidimensionnelle pour donner un sens aux situations sociales et les interpréter. Les descriptions de ce qui est vécu sont déterminées par la reconnaissance et la conception de la violence ; l'analyse est façonnée par les inférences causales ainsi que par les opinions, les jugements et les attentes modulés par les attitudes.

De plus, le concept de justification invite à conceptualiser l'activité cognitive d'une personne de manière systémique. Chamberland, Fortin *et al.* (2003) constatent que lorsqu'un adulte identifie plus de conduites d'agression envers une femme, sa définition de la violence conjugale est moins étroite. En outre, plus ces adultes ont une capacité à détecter et à définir la violence conjugale, moins ils ont des attributions et des attitudes problématiques face à la violence des enfants ; leur définition de la violence parentale est également plus diversifiée. Les croyances sociales au sujet de la violence à l'endroit des enfants sont liées entre elles ; elles semblent aussi dépendre des croyances sur la violence envers les femmes. Nous donnerons quelques illustrations empiriques au chapitre 4.

Cependant, le concept de justification suppose une certaine forme d'intentionnalité et une conscience explicite. Il met surtout en évidence le caractère instrumental des cognitions sociales : la réduction de la dissonance et la préservation du concept de soi (Lafrenaye, 1994). C'est une expression

---

18. Nous associons ce type de cognitions à des cognitions descriptives : elles décrivent si les conduites parentales sont ou non considérées comme violentes.

19. Nous associons ce type de cognitions à des cognitions évaluatives/prescriptives ; elles informent sur le caractère plus ou moins désirable des conduites de l'enfant ou du parent.

20. Nous associons ce type de cognitions à des cognitions analytiques ; elles informent sur le sens donné à l'événement, sur son explication.

d'autoaffirmation. Cela semble bien s'appliquer dans le cas d'un des groupes de parents suivis par la Protection de la jeunesse de l'étude de Dietrich *et al.* (1990) ; pour eux, l'agression envers leur enfant est un acte légitime. Leurs cognitions contrastent avec celles d'un second groupe qui reconnaissent leur responsabilité dans la violence parentale et expriment des sentiments de culpabilité et de remords. Par ailleurs, comme nous l'avons vu précédemment, l'activité cognitive opère aussi de manière préconsciente, automatique ; elle peut aussi être fortement dominée par les émotions, particulièrement dans sa fonction autoprotectrice et défensive. Une grande partie de notre fonctionnement cognitif nous échappe ; nos référents sont souvent implicites et pas facilement accessibles à la conscience, donc difficiles à articuler de manière explicite. Les réponses fournies par les sujets ne sont pas toujours valides, car elles ne traduisent pas nécessairement les standards effectivement utilisés pour guider le comportement (Fincham, Bradbury et Scott, 1990). Pour le troisième groupe de parents de l'étude de Dietrich *et al.* (1990), l'agression est une perte de contrôle et survient dans des moments d'instabilité affective<sup>21</sup>. Nous reviendrons sur ces questions un peu plus loin dans ce chapitre.

Il reste que le concept de justification apparaît utile pour appréhender l'étude d'un certain type de cognitions, plus stratégiques. La manière qu'ont les agresseurs de justifier leur violence nous fournit des indicateurs précieux pour mesurer leur niveau de conscience et comprendre comment ils légitiment leurs actes. C'est aussi une des fonctions importantes des représentations : justifier ses prises de position et ses pratiques (Abric, 1994).

## **L'APPORT DES THÉORIES DE L'INFORMATION SOCIALE : POUR UNE COMPRÉHENSION PLUS DYNAMIQUE DES PROCESSUS QUI GÉNÈRENT LA VIOLENCE**

Les théories du traitement de l'information se sont développées au carrefour des études sur la mémoire et de la cybernétique (sciences cognitives) ; elles ont enrichi les approches en psychologie sociale, et plus récemment le domaine des cognitions sociales appliquées aux études sur la famille. Les concepts de schème, d'attitude et d'attribution sont compris de manière plus dynamique ; ces théories éclairent les processus qui président

---

21. Il existe, en psychopathologie notamment, deux types de désordres associés à la volatilité des émotions. L'instabilité affective est un problème observé surtout chez des personnes présentant un trouble de la personnalité ; c'est un trait stable caractérisé par une grande variabilité d'états émotifs. Ces personnes sont très sensibles aux événements dans leur environnement. Elles passent rapidement d'un état euphorique à un état dysphonique (anxiété, dépression, colère). Les problèmes de dérégulation des affects sont observés surtout chez des personnes présentant des troubles de l'anxiété et de l'humeur, comme

à leur création comme à leur recours dans les interactions sociales quotidiennes. Elles décrivent comment une personne prête attention à certains stimuli plus qu'à d'autres (mécanisme d'attention), les emmagasine, organise l'information en un ensemble qui fait sens (schème, attitude) et y fait référence dans certaines situations (rappel), soit pour interpréter ce qui lui arrive, soit pour orienter son comportement. Par exemple, les attitudes vont affecter le traitement de l'information de trois façons : en régulant les processus d'attention ou d'exposition, de perception et de mémorisation de l'information. On évite les informations qui défient nos croyances (théorie de la dissonance cognitive ; attention et exposition sélectives). De même, on a tendance à percevoir la réalité à travers le prisme que les attitudes façonnent ; (perception et jugement sélectifs) (Holden, 1995). Enfin, on réagit plus rapidement à des informations qui font appel à des schémas préexistants (mémoire sélective).

De plus en plus de recherches sur la violence familiale s'inspirent du modèle du traitement de l'information sociale d'abord conceptualisé par McFall (1982 dans Holtzworth-Munroe, 1992). Ce modèle conçoit qu'une personne socialement compétente déploie une suite d'opérations cognitives qui lui permettent d'interpréter adéquatement la situation devant laquelle elle se trouve et d'agir en conséquence. Inversement, des populations aux prises avec différents problèmes sociaux ou de santé mentale éprouvent des difficultés à traiter efficacement l'information sociale disponible lors de leurs interactions sociales. La première phase est celle où l'individu décode la situation sociale : cela implique qu'il capte l'information, la perçoive et l'interprète. Des facteurs comme l'inattention peuvent interférer avec la réception des stimuli. L'insuffisance des référents peut aussi occulter la réception d'informations pertinentes ; une personne qui a une conception restreinte de la violence privée (aschématique) ne détectera pas sa présence. Une perception biaisée de la situation peut éventuellement entraîner une interprétation inappropriée ; certaines distorsions cognitives peuvent en effet altérer la construction du sens donné aux événements tout le long de l'interaction, notamment des attentes irréalistes, des attributions erronées ou des croyances problématiques (Chilamkurti et Milner, 1993 ; Paz Montes, De Paul et Milner, 2000). La seconde phase débute lorsque la personne se mobilise à sélectionner la manière de réagir à la situation : la recherche d'alternatives, le choix

---

les dépressions majeures ou bipolaires. Ces perturbations des affects sont plus stables et semblent déterminées de manière plus interne ; elles sont plus indépendantes des événements ou des situations. Dans le premier cas, c'est la variation des états affectifs qui est stable, alors que dans le second, c'est la perturbation de l'humeur qui peut durer plusieurs semaines (Paris *et al.*, 2001). Dans la recherche de Dietrich *et al.* (1990), les parents du troisième groupe nous semblent présenter des troubles d'instabilité affective.

d'une réponse, la compatibilité avec son répertoire, l'évaluation des coûts et bénéfices potentiels. Les personnes violentes ont tendance à escamoter la recherche d'options et à surestimer les bénéfices éventuels de l'agression. Enfin, la dernière phase consiste à émettre la réponse et à évaluer les conséquences ainsi produites. Les gens violents ont un répertoire plus limité de comportements sociaux compétents et perçoivent peu les impacts négatifs de leur comportement sur autrui.

McFall (1982 dans Holtzworth-Munroe, 1992) avait aussi postulé que ce processus pouvait être affecté par ce qu'il appelait des facteurs transitoires comme l'alcool, la colère ou l'activation sexuelle. Les réactions affectives peuvent donc affecter significativement ce processus. On sait par ailleurs que les émotions des parents et des conjoints violents sont généralement plus négatives : colère, hostilité, dépression, tristesse, sentiment d'être provoqués et menacés dans leur estime de soi (Conjoint : Dutton et Browning, 1988 ; Margolin, John et Gleberman, 1988 dans Holtzworth-Munroe, 1992) ; (Bauer et Twentyman, 1985 ; Milner *et al.*, 1995 dans Milner, 1998). En outre, l'agresseur qui considère la victime comme menaçante est plus susceptible de vivre des sentiments d'hostilité. Chez le conjoint, on constate une peur d'être abandonné, d'être ridiculisé, d'être contrôlé ou d'être envahi (Sonkin *et al.*, 1985 dans Holtzworth-Munroe, 1992). Chez le parent, on observe la perception que l'enfant est intentionnellement désobéissant, défie son pouvoir et cherche à le dominer (Bugental, 1993). Ainsi, certaines situations agiraient comme des stimuli discriminatifs suscitant un haut niveau d'activation émotionnelle négative, propice à la construction d'une réalité biaisée et au choix de certains schèmes ou attitudes.

## LES ÉMOTIONS INFLUENCENT LE TRAITEMENT DE L'INFORMATION SOCIALE

[...] L'agir n'est jamais complètement séparé du sentir. L'état précède l'acte. Il est le substrat qui permet à l'acte de se développer. Il n'y a pas de connaissance neutre ni d'action neutre. Quand nos systèmes de représentation se construisent dans le cerveau, sous forme de réseaux neuronaux, ils se bâtissent sur un fond d'affects.

Jean Didier VINCENT<sup>22</sup>

Ainsi, ne faut-il pas seulement avoir des attitudes, mais encore qu'elles soient accessibles pour venir influencer le traitement de l'information au moment opportun, lorsque la personne interprète ce qui lui arrive ou se

22. *Le Devoir*, 2001, XCII, 296, p. 1.

prépare à agir. Cette accessibilité suppose que certaines attitudes soient plus saillantes que d'autres par l'intensité affective qu'elles suscitent ; on parlera de force associative entre l'attitude à propos d'un objet (par ex., la fessée), sa désirabilité (par ex., le niveau d'accord avec le recours à la fessée) et l'évaluation de l'objet sur laquelle repose cette attitude (par ex., sa plus ou moins grande efficacité). La force de cette relation est déterminante ; certaines attitudes sont plus rapidement accessibles et influencent donc plus le comportement (Fazio, 1986 dans Holden, 1995). On parlera dans ce dernier cas de mémoire sélective.

[...] *that attitudes can affect behavior without any effort or intention in a spontaneous or automatic manner for well-learned associations.* (Holden, 1995, p. 383.)

Cette accessibilité, désirabilité et sélectivité supposent que les états émotifs jouent un rôle dans le traitement de l'information. En effet, on réalise de plus en plus que les schèmes ou les attitudes sont fortement liés à des états émotifs. Par exemple, dans Dix, Ruble et Zambarano (1989, dans Holden, 1995) les mères ayant des attitudes autoritaires admettent être plus irritables, sévères et imposer de plus longues périodes de retrait (*time out*) à leur enfant que les mères qui ont des attitudes moins autoritaires. Dans Malo, Chamberland, Laporte, Moreau et Paquette (2002), les mères à risque de violence rapportent plus d'émotions négatives pendant et après des épisodes disciplinaires difficiles avec leur enfant : elles disent vivre plus d'impatience, de crainte, de colère ou d'inquiétude face à l'avenir. Chez ce groupe de mères, une variété d'émotions négatives (impatience, colère, fatigue, peur, dévalorisation) sont également fortement associées à la probabilité d'agresser psychologiquement et physiquement l'enfant. Ces émotions sont elles-mêmes associées à des cognitions problématiques<sup>23</sup> quant à la violence commise à l'endroit des enfants mais aussi des femmes. Pour leur part, Bugental *et al.* (1990) ont constaté que les adultes qui perçoivent qu'ils ont peu de contrôle dans leur interaction avec un enfant, particulièrement lorsqu'il est difficile, expriment plus de sentiment d'impuissance. Les mimiques et les propos des mères suivies par les services de protection témoignent plus d'états émotifs négatifs (réactions dysphoriques se manifestant par moins de sourires et plus de tristesse)<sup>24</sup>. Ainsi, certains parents minimisent leur capacité à contrôler la situation (lieu de contrôle externe) et exagèrent celle de leur enfant ; ce style attributionnel est associé à une réactivité physiologique et affective négative (Bugental, Blue et Cruzcosa, 1989). Le comportement de l'enfant est interprété comme une menace ;

23. Conception limitée de ce qui est violent, attitudes tolérantes face à la violence conjugale et parentale et attributions qui externalisent la responsabilité de l'agresseur.

24. Les réactions de ces mères seraient des exemples de troubles d'instabilité affective.

les explications et les jugements de responsabilité inférés par le parent (attribution d'intentions malicieuses; blâme) amplifient ainsi sa sensibilité négative aux événements. Lorsque l'enfant est considéré comme responsable de la situation, le parent peut éprouver des sentiments de frustration, d'impuissance et de dépression. Le parent peut aussi éprouver des sentiments de colère et de rage (Smith-Slep et O'Leary, 1998). Dans les deux cas, ces émotions peuvent contribuer à renforcer une spirale conflictuelle (agression/coercition).

[...] as Berkowitz (1989) recently noted in a reformulation of the frustration-aggression hypothesis, frustration may also lead to depressed affect, and depressed affect has often been observed to escalate to subsequent anger and aggression. (Bugental, Blue et Lewis, 1990, p. 637.)

Ces dynamiques cognitives, qui ont pour effet de générer des biais perceptuels, sont plus souvent observées chez des parents qui ont des conduites maltraitantes. On ne peut donc pas ignorer le lien entre les cognitions et les affects.

*Given the salience of affect in parenting, work at the interface of childrearing attitudes and emotion is needed.* (Holden, 1995, p. 384.)

Ces observations trouvent aussi un écho dans les recherches sur la violence conjugale. En effet, les perceptions des conjoints violents de l'étude de Eckhardt, Barbour et Davison (1998) ont un potentiel explosif. Après avoir écouté trois scénarios enregistrés mettant en scène différentes situations inconfortables et susceptibles de provoquer de la colère (abandon, jalousie, humiliation), ces hommes témoignent de beaucoup plus de pensées irrationnelles et de distorsions cognitives (attribution hostile et biaisée), et de moins de contrôle de leurs émotions négatives (colère). Leurs propos exagèrent le caractère « aversif » des situations, leur pensée est plus dichotomique et moins nuancée, leurs inférences plus arbitraires, leurs critères pour évaluer le caractère acceptable ou inacceptable plus rigides (du style « tout ou rien »), et enfin, ils ont tendance à surestimer la confiance que les autres ont en eux. De plus, ils éprouvent plus de difficultés à se sortir d'une communication « aversive » en inhibant leurs sentiments de colère et en déployant des stratégies d'adaptation prosociales. L'enjeu n'est donc pas que cognitif mais fait aussi appel aux processus de prise de décision et d'adaptation (*coping*) dans des contextes suscitant des émotions négatives intenses. Les auteurs en concluent qu'il faut mieux comprendre les liens entre les processus de traitement de l'information qui entraînent des distorsions cognitives, la colère et l'agression conjugale. Les associations entre les différentes opérations cognitives (distorsions, mémoire, schèmes) et des émotions comme la colère seraient plus nombreuses chez les conjoints violents.

Turcotte (2002) constate que les hommes violents qui suivent une thérapie témoignent aussi de beaucoup d'émotions négatives après avoir demandé de l'aide : dépression, honte, insuffisance, désespoir, découragement. Un des enjeux névralgiques du travail thérapeutique consiste à ne pas laisser les émotions négatives intenses contrôler les comportements et déterminer la manière d'analyser et d'interpréter les situations. En même temps, le travail d'introspection peut être infiniment coûteux pour l'estime de soi ; néanmoins, l'expérience de la honte et de l'insuffisance est peut-être nécessaire pour amorcer un processus de changement. En fait, sortir du déni est une expérience très douloureuse sur le plan affectif ; toutefois, avoir honte et se sentir coupable, c'est aussi être capable d'intégrer le regard de l'autre.

### Les émotions sont une information

[...] car c'est l'affect qui préside à toute la construction de nos représentations du monde [...]  
Jean Didier VINCENT<sup>25</sup>

Un nombre croissant de recherches, tant sur la violence familiale que sur d'autres sujets, montrent l'influence réciproque des émotions et des cognitions. Lazarus et Folkman (1984 dans Bugental *et al.*, 1990) dirigent depuis des années un programme de recherche portant sur les conséquences de l'évaluation cognitive sur les réponses émotionnelles ; leur intérêt porte surtout sur les processus conscients. Pour sa part, Epstein (1984) a suggéré que des affects peuvent être générés par ce qu'il a appelé des processus d'évaluation « précognitifs », impliquant un niveau d'éveil ou de conscience minimal. Ces dynamiques cognitivo-affectives peuvent même subordonner les processus de traitement de l'information plus sophistiqués qui impliquent des structures neurologiques supérieures.

*Automatic or precognitive affect* (Epstein, 1984), *which in turn may influence subsequent controlled or aware cognition. Unlike the conscious appraisal or interpretation processes [...] initial schematic processing of social stimuli operates very quickly, automatically, and with little awareness [...] these automatically accessed structures may then directly access affect that is associated with a schema [...] as « schema-triggered affect » [...] affective state engendered may act to influence, focus, or limit subsequent processing at a higher level of awareness and cognitive complexity, that is, the processing involved in appraisal and planning [...] automatic cognition are, however, expected to act as central organizers of controlled cognition [...] expected to trigger or prime congruent affect.* » (Bugental, 1992, p. 223-224.)

25. Entrevue réalisée par Pierre le Hir, *Le Monde*, 13 juin 2002, p. 27.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, le fonctionnement humain repose parfois sur des processus primitifs, acquis depuis fort longtemps. En fait, les situations sociales auxquelles nous faisons face génèreraient deux types d'information, affective et cognitive (Crittenden, 2001). Le premier type nous informe sur l'intensité de la stimulation et est à l'origine des réponses d'activation ou d'inhibition qui peuvent impliquer des réponses d'exploration, de mobilisation (attaque, évitement) ou d'immobilisation (comme la réponse de stress posttraumatique). Comme l'ont indiqué les travaux sur les théories de l'attachement, généralement l'exploration est activée lorsque l'environnement est jugé non dangereux. Les réponses d'attaque, d'évitement ou d'immobilisation, souvent associées à des épisodes de violence, sont plus susceptibles de survenir dans des situations perçues dangereuses. Ainsi, l'émotion est-elle une information plus diffuse (*unfocused*) mais néanmoins pertinente et utile pour juger du caractère plus ou moins sécuritaire de l'environnement (Crittenden, 2001). L'information cognitive fournit des repères spatiotemporels pour interpréter ce qui arrive (*focused*) ; la construction du sens s'élabore notamment par les explications (attributions et croyances causales), les jugements (attitudes) et la compréhension des contingences qui influencent le cours des événements (lieu de contrôle). En somme, des contextes d'activation émotionnelle intense entraînent des biais dans l'interprétation et, inversement, l'élaboration cognitive peut générer des réactions de peur, d'impuissance ou de colère. Ces dynamiques cognitivo-affectives font souvent partie des scénarios de violence.

## LES COMMUNICATIONS ABUSIVES

*Interpretative bias have their origins in stable  
« threat-oriented » cognitive constructions  
about relationships.*

(BUGENTAL, 1993, p. 289.)

Dans certains cas, les conjoints et les parents violents traiteraient l'information en s'appuyant sur des schémas facilement accessibles (*working model*), révélant leur expérience passée, souvent très négative, des relations humaines. Ces schémas agissent un peu à la manière d'un paradigme ; ils reposent sur des postulats (implicites) et orientent la sélection et le traitement de l'information. Ils sont bien souvent de nature défensive et déployés dans un contexte d'urgence et d'insurrection appréhendée. Bugental *et al.* (1992, 1993, 2000 ; Bugental *et al.*, 1997) ont élaboré une théorie intéressante pour comprendre les processus qui gouvernent les relations sociales à fort potentiel de violence. Cette théorie s'applique aussi bien au parent qu'au conjoint violent, même si ces recherches ont essentiellement porté sur les relations parentales problématiques. La



séquence d'une scène dangereuse s'amorce par une hypervigilance de l'agresseur ; les indices d'hostilité sont les premiers sélectionnés. Il y aurait donc un accès rapide à des schémas à forte connotation agressive et hostile (attention sélective). Les événements sont rapidement évalués, sous l'angle d'une menace à leur pouvoir ; en effet, les schémas sont fortement organisés autour du thème du pouvoir et du conflit (perception sélective). L'autre est jugé malveillant (attribution d'intention) ; ces situations génèrent beaucoup d'impuissance (lieu de contrôle externe). La victime est bien souvent blâmée et la responsabilité de l'agresseur minimisée. L'enfant ou la conjointe sont le plus souvent perçus à travers le prisme de catégories sociales globales ou prototypiques et cognitivement peu complexes (méchant, niais, etc.)<sup>26</sup>. Les systèmes d'interprétation sont ainsi gouvernés par des règles simples, automatiques, qui incitent à un traitement rapide de l'information, ne nécessitant ni efforts ni ressources cognitives complexes et favorisant des jugements très expéditifs. L'étape de sélection des réponses implique elle aussi peu d'effort cognitif ; des scénarios de défense, culturels ou idiosyncratiques sont rapidement envisagés (*schema access*). En fait, ce sont des structures apprises et programmées qui émergent de la mémoire (mémoire sélective). La probabilité est aussi forte que les agressions, l'escalade et les sanctions font partie du scénario retenu et actualisé. On observerait dans ces situations une activation du système nerveux autonome, ce qui implique la mise en action du système sympathique et le déploiement de stratégies d'attaque. C'est ce que nous avons décrit dans le chapitre 2 comme le système de mobilisation. La résistance de l'enfant et de la conjointe contribue à l'intensification du conflit, et cette escalade vient bien souvent confirmer chez l'agresseur (*schema confirmation efforts*) la nécessité d'accroître la coercition. Bugental (1993) compare ces processus à ce qui se passe dans les systèmes de défense militaire. Plusieurs distorsions cognitives jalonnent ce processus.

---

26. Des auteurs ont remarqué qu'il y a un clivage entre des extrêmes dans la façon de penser de certaines personnes violentes : la haine et l'idéalisation se côtoient, ce qui laisse peu de place à un jugement nuancé. Selon les théories psychodynamiques, l'humain recourrait à des mécanismes cognitifs pour éviter l'angoisse. Par ailleurs, selon les théories de l'attachement, l'individu considéré comme évitant éprouverait souvent de la colère à l'endroit de ses parents. Cette colère pourrait donner lieu à deux réactions contradictoires ; ou bien il dénigre son parent, ou bien il l'idéalise (Main *et al.*, 1998). Si l'idéalisation est utile à l'enfant qui a besoin de considérer son parent comme parfait, elle semble beaucoup moins adaptée chez l'adulte. En fait, idéaliser permet d'éviter le sentiment de colère et coupe la personne de ses souvenirs négatifs.

## UNE DYADE SYSTÉMIQUEMENT DYSFONCTIONNELLE

Bugental (1992) décrit de manière fort intéressante l'apparition (l'amorce) d'une scène dangereuse entre un parent et un enfant, où s'entremêlent réactions affectives et comportements stratégiques. Cette séquence compterait sept étapes :

### La séquence des événements d'une interaction à fort potentiel d'agression (adaptée de Bugental, 1992)

---

1. L'enfant est un *stimulus qui met au défi les capacités de l'adulte* qui en prend soin (comportements ambigus, inhabituels ou aversifs) ; *déclencheur*.
  2. L'adulte *active un schéma de manière automatique*, ce qui a pour effet de lui donner accès à des structures de connaissances organisées en fonction de la domination dans les relations interpersonnelles (accès à un schéma où l'enfant est perçu comme une menace) ; *interprétation défensive : cognition automatique et spontanée qui active des schèmes relationnels et d'attribution causale qui génèrent un sentiment d'impuissance*.
  3. L'adulte déploie un répertoire de *réactions défensives et met en action des systèmes de réponses affectives autonomes* :
    - a) augmentation de la fréquence cardiaque et de l'activité électrodermale ;
    - b) mise en action de cognitions correspondant à l'état affectif et physiologique : évaluation, rumination ou plan ; *interprétation : cognition plus consciente ; conception, attitude, attribution* ;
  4. a) des comportements expressifs incontrôlables se manifestent : confusion dans le langage, déficits dans la capacité de traiter de l'information, comportement moteur ;
    - b) des comportements expressifs contrôlables se manifestent : comportement verbal, expression faciale ayant pour but d'influencer l'enfant ;
  5. L'enfant traite l'information affective et cognitive en fonction du message ambigu et inconsistant de l'adulte ainsi que de ses capacités de développement.
  6. L'enfant modifie son comportement : modification de l'attention, de l'affect et de la réceptivité à l'adulte ; effort de réfutation.
  7. Le système est maintenu : les cognitions de l'adulte sont confirmées.
- 

Nous présenterons des illustrations empiriques de ce modèle dans la dernière section du chapitre 4. Toutefois, nous n'avons des preuves que pour les dyades parent-enfant. Cette proposition théorique pourrait néanmoins avoir une valeur heuristique intéressante pour comprendre comment s'amorce une interaction agressive entre deux conjoints. En plus de jeter un éclairage intéressant sur le déclenchement d'un épisode agressif dans une relation entre proches, ce modèle permet d'illustrer comment l'enfant fait l'apprentissage de réactions défensives et de comportements sociaux problématiques. En fait, on commence à préciser comment des interactions jugées menaçantes, tant pour l'adulte que pour l'enfant, favorisent l'acquisition par l'enfant de patrons de réponses physiologiques, affectives, cognitives et comportementales problématiques.

## **LE TRAITEMENT DE L'INFORMATION : UN PROCESSUS PUISSANT À LA BASE DE LA REPRODUCTION DE LA VIOLENCE**

Les enfants victimes de mauvais traitements ont recours à des stratégies cognitives problématiques : hypervigilance à des signaux hostiles ; biais dans les attributions qui surestiment la responsabilité de la victime et sous-estiment celle de l'agresseur ; accès rapide à des schémas d'agression comme solutions possibles ; faible anticipation des impacts ou évaluation positive des conséquences résultant de l'agression ; et difficulté à apprendre de ses expériences (Dodge, Bates, Pettit, Valente, 1995 ; Downey et Walker, 1989 ; Freedendfeld, Ornduff et Kelsey, 1995). Ces processus sont non seulement les conséquences d'une expérience de victimisation, mais aussi la cause éventuelle de la production de nouvelles victimes. Il semble qu'être victime d'agressions génère des processus émotifs, cognitifs et comportementaux qui seront à leur tour associés à des agressions futures. Les conséquences de la violence deviennent ainsi un préalable à des violences futures. Dodge, Bates, Pettit et Valente (1995) ont d'ailleurs constaté que les enfants présentant des troubles de comportement sont quatre fois plus nombreux à avoir été victimes d'abus physique. En outre, ces jeunes ont plus tendance à décoder de manière erronée, à attribuer aux autres des intentions hostiles, à recourir à des schémas d'action agressifs et à évaluer positivement les conséquences de ces mêmes stratégies. Ces processus de traitement de l'information problématique favoriseraient donc la transmission intergénérationnelle de la violence<sup>27</sup>.

Bugental et Martorell (1999) sont de cet avis. Elles ont constaté que les parents qui disent avoir un déficit de pouvoir au profit de leur enfant ont des enfants qui se trouvent dans la même situation par rapport à leurs amis. Ces enfants ont aussi plus de comportements verbaux compétitifs et tendance à s'autolouanger. Ces comportements compromettent l'intégration sociale de l'enfant<sup>28</sup>. Par ailleurs, les attributions problématiques de l'enfant médient la relation entre les biais d'attribution du parent et la

---

27. La non-reproduction de ces schémas relationnels rigides et des processus cognitifs problématiques est possible surtout lorsque l'enfant agit avec des personnes qui lui proposent un autre type d'expérience sociale. Ainsi, Egeland, Jacobvitz et Sroufe (1988) ont constaté que les mères qui ont été victimes de mauvais traitements mais qui n'ont pas de conduites maltraitantes à l'endroit de leur enfant ont eu du soutien affectif durant leur enfance. Cela a vraisemblablement favorisé la construction de schémas relationnels moins stéréotypés qui supposent une représentation du monde social moins hostile et donc moins susceptible de générer des affects négatifs.

28. À court terme, ces conduites de renforcement du moi restaurent son estime de soi et son sentiment qu'il a de la valeur, mais à long terme, surtout lorsqu'ils s'accompagnent de conduites de « dérogation de l'ami », ces comportements sont coûteux socialement.

compétitivité de l'enfant. La transmission intergénérationnelle d'interactions sociales négatives passerait donc par la reproduction de styles cognitifs problématiques. L'enfant reproduirait ainsi les patrons de communication de ses géniteurs ; les parents qui se sentent en déficit de pouvoir avec leur enfant ont des échanges verbaux compétitifs avec lui (Bugental et Happaney, 2000 ; Bugental et Martorell, 1999). La reproduction de patrons cognitifs à risque est plus prononcée dans les dyades mère-fils. Ce constat trouve un écho dans les résultats de Patterson, Reid et Dishion (1998) ; l'utilisation inefficace du contrôle chez la mère est liée au niveau d'agressivité de son garçon. En outre, le niveau de compétitivité verbale entre les enfants est le plus élevé lorsque les deux enfants se sentent en déficit de pouvoir. Les dyades où les deux enfants perçoivent qu'ils ont du pouvoir l'un face à l'autre viennent en deuxième place. On peut émettre l'hypothèse que la recherche de pouvoir est défensive dans la première dyade et proactive ou « prédatrice » dans la seconde.

En somme, non seulement l'expérience de la violence affecte l'évaluation cognitive fondant l'interprétation contemporaine des événements, mais elle a aussi un impact sur les interprétations futures des situations conflictuelles (*appraisal*) et la façon d'y faire face (*coping*) (Finkelhor et Kendall-Tackett, 1996). La victimisation des enfants est aussi mésosystémique : des processus d'interactions négatives se déplacent de la scène familiale aux relations entre les pairs.

## **L'AGRESSION COMME UNE DÉFENSE OU COMME UNE STRATÉGIE DE DOMINATION ?**

Un homme doit rester maître de soi. Les gens qui s'affolent sont des gens dangereux.

Jacques CHIRAC,  
*Le Monde*, 8 mai 2002, p. 14.

Le développement de réponses agressives peut s'expliquer par deux processus distincts, l'un défensif, l'autre stratégique. De plus en plus de chercheurs soulignent l'importance de distinguer l'agression réactive et défensive de l'agression offensive, instrumentale ou prédatrice (Hastings et Hamberger, 1997 ; Bowen, Provost et Vittaro, 1999). Dans le premier cas, l'agression est déployée en réaction à une menace perçue ou réelle qui génère de l'instabilité affective. Ainsi, l'activation d'émotions négatives amène l'individu à se sentir en danger et à déployer des mécanismes plus primitifs d'adaptation de type *fight or flight* (voir Bugental, 1993 et Crittenden, 1998, chapitre 2). Ici, l'agression est d'abord motivée par

l'autoprotection. L'agression est alors défensive et réactive. Le modèle de « frustration-agression » adapté de la théorie de l'impuissance acquise (Abramson *et al.*, 1978) apparaît ici utile (Berkowitz, 1993 ; Dodge, 1991). Les théories du conditionnement classique et de l'attachement sont aussi éclairantes pour comprendre cette réalité. Ainsi, les premières expériences sociales de l'enfant produisent des schémas d'interactions de base qui influenceraient la manière dont ils effectueront le traitement de l'information dans des situations sociales futures (Crittenden et Ainsworth, 1989 ; Bugental, 1992). Des expériences de violence répétées peuvent amener le jeune enfant à conclure que son monde social n'est pas un lieu sécuritaire mais plutôt hostile et dangereux, et l'amener à développer des schémas négatifs et stéréotypés à propos des rapports humains (*working model*) ; ces schémas, en retour, médieraient ses rapports présents et futurs avec autrui. Lorsque les comportements parentaux de soin ou de coercition sont inconsistants et donc imprévisibles, il est très difficile d'extraire une information claire et cohérente de son environnement ; cette situation caractérise bon nombre de dyades abusives parent-enfant. Les stratégies adaptatives de ces enfants sont alors dominées par des affects négatifs<sup>29</sup> ; ils éprouvent de la difficulté à traiter l'information sociale de manière

---

29. Il existerait des patrons d'adaptation de développement des enfants qui vivent dans des contextes qui génèrent de l'insécurité. Ces typologies dérivent des travaux de recherche issus des théories de l'attachement, très utiles pour comprendre le développement des enfants dans des environnements dangereux (Crittenden et Ainsworth, 1989). Le premier, de type B, correspond aux enfants qui ont développé des relations d'attachement solide. Ce sont ceux qui, en situation de stress, s'appuient sur des personnes de confiance pour se rassurer, ce qui favorise chez eux l'ouverture nécessaire pour explorer un environnement nouveau. L'information affective et cognitive est traitée de manière intégrée. Le type A inclut des enfants qui ont subi des agressions ou une mauvaise qualité de soins ; ces agressions ont toutefois été assez prévisibles pour favoriser chez l'enfant la tendance à extraire de l'information de son environnement social pour organiser son comportement de sorte à éviter les situations aversives. Ce serait un terrain propice à l'apprentissage de l'hypervigilance et de l'obéissance compulsive. L'évitement défensif serait une stratégie dominante et le besoin de contrôle serait marqué. Les stratégies de *coping* sont surtout cognitives, les affects étant une information moins traitée et intégrée aux contenus cognitifs (*false affect*). L'évitement de sentiments désagréables comme la colère est souvent observé chez ces personnes (Main *et al.*, 1998). Le type C fait référence aux situations où les comportements parentaux sont davantage erratiques et imprévisibles ; le renforcement et la punition ont tendance à être administrés de façon intermittente. Cela engendre des comportements d'ambivalence ou de coercition. Ce sont les affects qui organisent principalement les comportements. On observe plus d'états d'activation émotionnelle, les cognitions étant ici à la remorque des émotions. Les biais d'attribution à connotation négative reflétant une représentation du monde hostile sont souvent observés (*false cognition*). Les enfants qui présentent des troubles de comportement sont régulièrement associés à ce type (voir la section 2). Les enfants victimes de mauvais traitements peuvent être de type A ou C et parfois d'une combinaison des deux (AC). Dans les situations les plus graves, leur patron d'attachement serait désorganisé.

cognitive (faible compréhension de la causalité et des contingences sociales) (Crittenden, 2001). Des biais d'attribution sont alors fréquents. Les interprétations sont dominées par des sentiments de menace et d'hostilité; elles activent la mobilisation à se défendre chez la personne qui se perçoit en danger.

*A poor understanding of social causality is theorized to arise in children who have a history of social learning characterized by erratic parental actions and «whose internal working models of attachment do not permit them to know which way to act [...] and what to expect». (Freedenfeld, Ornduff et Kelsey, 1995.)*

Dans le second processus, l'exposition à des conduites violentes fournit à l'enfant des modèles cognitifs et comportementaux qui légitiment le recours aux comportements violents par leur efficacité dans l'atteinte des résultats escomptés (Porges, 2000; Bowen, Provost et Vitard, 1999). Les études de Patterson sur la coercition parentale sont ici très utiles pour comprendre comment un enfant en arrive à constater l'efficacité de l'agression dans les relations humaines (Pateron, Reid et Dishion, 1998; Dodge *et al.*, 1995; Dodge, Lochman, Harnish, Bates et Pettit, 1997). Ces expériences sociales peuvent contribuer à la création d'attitudes explicites qui ont pour effet de banaliser, de tolérer et de légitimer l'agression comme moyen socialement envisageable de se comporter. Le recours à l'agression se verrait alors normalisé par la double action des attitudes tolérantes et prescriptives et des comportements appris (Finkelhor et Kendall-Tackett, 1996). Les modèles culturels et communautaires que le milieu ambiant offre à l'enfant viennent renforcer la légitimation de telles attitudes lorsqu'ils présentent la violence comme une stratégie gagnante (médias, quartiers violents; normes collectives) (Tolan et Guerra, 1998). Les théories cognitivistes, behaviorales et socioculturelles nous permettent de saisir les relations entre les processus cognitifs, comportementaux et sociaux qui sont alors en cause. L'agression est ici un moyen non seulement efficace mais aussi légitime d'accéder à une opportunité, d'exercer le contrôle ou de maintenir son statut; elle est alors dite stratégique et proactive.

## **DES ENJEUX DE BASE : L'INSÉCURITÉ ET LE CONTRÔLE**

L'étude de Straus et Yodanis (1996) montre comment un enfant victime de la violence de ses parents peut devenir un conjoint agresseur. Cette étude met implicitement en relief les dimensions stratégiques et défensives de l'agression dans la sphère privée. Les facteurs médiateurs identifiés sont sociocognitifs, affectifs et comportementaux. Ils supposent d'abord la contribution d'un environnement social qui, culturellement, tolère et approuve de telles conduites (normes qui approuvent la violence au sein

du couple). Les cognitions collectives et familiales fournissent elles aussi un terreau à partir duquel se construisent celles du jeune. Ces fondements participent activement à l'élaboration de ses interprétations des événements. La présence d'états dépressifs indique un niveau d'impuissance propice à des élaborations cognitives problématiques comme la surresponsabilisation et le blâme de l'autre (attribution de responsabilité et lieu de contrôle externe). Les sentiments dépressifs sont d'autant plus importants qu'il existe un écart entre le désir de contrôler et le sentiment de contrôler (Garant et Alain, 1995). Cette volonté de contrôler non actualisée accentue la vulnérabilité des personnes, surtout lorsque les conditions sont incontrôlables (Shapiro *et al.*, 1993 dans Garant et Alain, 1995). L'impuissance à maîtriser les événements, associée à la volonté de contrôle, pourrait éventuellement générer un sentiment de frustration<sup>30</sup>. Enfin, un faible répertoire d'habiletés à résoudre des conflits déterminerait non seulement une faible capacité d'analyse (comme le révèlent les deux premiers facteurs), mais aussi un registre limité d'action, un manque de flexibilité comportementale et des difficultés à apprendre par l'expérience<sup>31</sup>. L'agression est une pratique relationnelle beaucoup plus facile que la conciliation. Enfin, l'expérience passée de victimisation nous indique l'apprentissage vicariant d'attitudes et de méthodes de résolution de conflit; elle peut aussi révéler l'expérience directe de l'insécurité et du danger, qui contribue à créer la vulnérabilité affective d'une personne, comme le laisse présager la présence d'états dépressifs. On peut donc en déduire que les conditions propices à la reproduction de la violence mettent en relief des processus d'autoprotection mais aussi de recherche de contrôle. La violence en dit long sur l'insécurité comme sur le pouvoir. L'insécurité peut générer des besoins de contrôle comme des débordements affectifs.

## LES QUESTIONS LIÉES À L'INTENTION ET À LA CONSCIENCE

Nous avons déjà vu que la violence pouvait être une stratégie défensive mais aussi faire partie d'un plan délibéré pour contrôler le comportement de l'enfant ou de la conjointe. Pour statuer sur le caractère stratégique ou non d'une agression, il faut pouvoir distinguer chez l'agresseur si ces actes sont volontaires, intentionnels ou prémédités, le niveau de conscience associé à ces différents états étant variable (Chamberland et Malo, 1999). Un acte volontaire résulte de la volonté et non d'une impulsion; il y a une

---

30. Voir le modèle de frustration-agression que Berkowitz (1993) a adapté de la théorie de l'impuissance acquise de Abramson *et al.*, (1978) que nous évoquions précédemment.

31. Aldous Huxley disait cette très belle phrase: «L'expérience, ce n'est pas ce qui nous arrive, c'est ce qu'on fait avec ce qui nous arrive.»

conscience des actes faits ; l'acte conscient peut néanmoins révéler des motivations qui ne sont pas toujours accessibles à la conscience de l'individu. Le contraire d'un acte volontaire est un acte automatique, involontaire ; par exemple, les actions sous le contrôle du système autonome sont involontaires. L'acte intentionnel est ce qui est fait à dessein, dans le but de produire un effet ; il y a une conscience des effets anticipés. L'acte prémédité implique une réflexion sur les stratégies et leurs conséquences ; il y a une conscience des effets mais aussi des moyens de les produire.

Straus (1979) conçoit l'intentionnalité du comportement ou des effets anticipés (à causer de la douleur) comme une composante essentielle de la violence. Dans une revue exhaustive des écrits portant sur la violence psychologique envers les femmes, Ouellet et Clément (1996) notent aussi que l'intention de l'agresseur est un élément nécessaire pour statuer sur le caractère violent de ses comportements. Campbell, Sapochnick et Muncer (1997) appuient également cette thèse. Pour qu'un comportement soit étiqueté agressif, il doit viser explicitement le contrôle de l'autre et impliquer une volonté de faire du mal ; l'appellation est ainsi réservée strictement aux agressions stratégiques, qu'elles soient directes ou indirectes (par ex., dire du mal de quelqu'un pour l'ostraciser). Pour eux, des conduites expressives indirectes (comme râler ou jurer contre quelqu'un qui n'est pas présent) ne sont pas nécessairement des agressions, surtout si elles servent d'exutoire et expriment le besoin de communiquer à un proche plutôt que l'intention de nuire<sup>32</sup>.

Dans les ouvrages sur les mauvais traitements envers les enfants, la référence à l'intention est moins claire. Environ la moitié des auteurs consultés considèrent que c'est une condition nécessaire pour juger du caractère violent d'une situation, et l'autre moitié que l'enfant peut être victimisé sans que le parent ait nécessairement l'intention de le heurter physiquement ou psychologiquement (Chamberland et Malo, 1999). En général, les travaux sur la victimisation des enfants ont examiné à la fois les aspects défensifs/expressifs et les aspects offensifs/stratégiques de l'agression du parent envers son enfant. Par ailleurs, les féministes, dont la perspective est dominante dans les écrits sur la violence conjugale, ont surtout insisté sur la dimension offensive et stratégique de la violence des conjoints. Le défi consiste donc à préciser si les agressions du conjoint ou

---

32. Les jeunes garçons ont plus de conduites agressives instrumentales que les petites filles. Cette différence n'est toutefois pas observée chez les jeunes adultes. Cependant, les jeunes filles ont plus de comportements expressifs indirects (Campbell *et al.*, 1997).



du parent, dans une circonstance donnée, sont défensives et expressives ou offensives et stratégiques. L'intention de nuire n'est pas explicite dans les deux premiers cas, mais plus claire dans les deux derniers.

### Les relations entre conjoints

Gilgun (2000) propose un modèle théorique intéressant pour comprendre la violence dans les relations interpersonnelles, en intégrant ses aspects réactifs et proactifs. Elle a interviewé plusieurs hommes qui ont subi des mauvais traitements durant leur enfance et qui ont été témoins de la violence d'autrui ; certains ont commis des crimes très graves comme des abus sexuels et physiques envers leur enfant et leur conjointe, des voies de fait avec violence ou des tentatives de meurtre. Trois concepts génériques traversent ses travaux : la dérégulation<sup>33</sup>, la volonté (*agency*) et la légitimation (*entitlement*). De ces analyses émerge une typologie qui distingue les hommes dont la violence est réactive de ceux dont la violence est proactive. Les premiers s'apparentent grandement au patron décrit plus haut : la gouvernance des comportements passe par les émotions, l'interprétation des événements étant largement dominée par des processus de traitement primitifs et souvent automatiques qui laissent peu de place au raisonnement et à la planification réfléchie. Bien souvent, ces hommes ont vécu des expériences de victimisation sévères et d'abandon non résolues.

*For reactors, violence is a means of re-regulating; it is a means of alleviating rage and emotional pain and restoring themselves to emotional equilibrium and a sense of competence. (Gilgun, 2000, p. 13.)*

La dérégulation est précédée par le rappel d'événements aversifs, contemporains ou passés, qui minent leurs capacités cognitive, émotive, neurophysiologique et comportementale et provoquent des états de confusion, de rage ou de culpabilité. Il n'y a pas beaucoup de place pour l'empathie. Leur point de vue domine. Dans ce cas, le recours à l'alcool ou la drogue serait un moyen d'échapper au désespoir et de se reréguler, retrouver un sentiment de confort. Toutefois, bien souvent ces agents exacerbent le risque de violence par leurs effets négatifs sur le jugement et l'inhibition. Le recours à des agents toxicologiques serait une stratégie de rerégulation et d'autoprotection face à la souffrance et au danger. En général, les féministes ont toutefois interprété ces dépendances tout à fait différemment ; pour elles, le fait que ces produits exacerbent l'impulsivité n'excuse en rien les comportements violents. Prendre des drogues ou de l'alcool est un acte volontaire et conscient, tout comme l'agression commise envers leur conjointe est instrumentale, stratégique et injustifiable. Néanmoins, pour Gilgun (2000), la violence est un moyen antisocial de

---

33. Dans ce contexte, la dérégulation peut générer des mécanismes de défense primitifs.

rerégulation qui est cautionné par des systèmes de croyances d'origine culturelle. Rappelons que les hommes violents sont plus souvent entourés d'un groupe de pairs qui approuvent la violence à l'endroit des femmes (Smith, 1991).

Les comportements violents des « proactifs », eux, sont moins sous l'influence des émotions et ne sont pas déclenchés par le rappel d'un événement souffrant. Leur rage est plutôt éveillée par des circonstances qui menacent leur statut, contrecarrent leur plan ou leur volonté d'obtenir un effet particulier (*agency*). Ils associent très peu de signification affective à ces conduites, outre le fait qu'elles relèvent d'une stratégie efficace pour obtenir ce qu'ils veulent, pour avoir l'approbation d'autrui ou pour prouver quelque chose à soi ou aux autres<sup>34</sup>. Ils apprécient le pouvoir que l'agression leur procure et la peur qu'elle suscite chez leur victime et les témoins. Cela les excite et devient le moyen de punir l'autre d'une provocation ou d'une humiliation qu'ils sont bien souvent les seuls à avoir considérée comme telle. Ils ont des valeurs misogynes et des systèmes d'interprétation hégémoniques qui viennent légitimer leurs conduites futures (*entitlement*). Ils interprètent les motivations de leur victime de manière erronée. Ils imposent leur définition de la situation, laquelle est peu ou pas reliée à celle de la victime. Ils ne semblent pas « connectés » à l'autre.

*The entitled used cultural themes and practices to construct persons as they saw fit and then they acted on these constructions. These social construction of reality can be considered fantasies. These fantasies indicate how out of touch with others some perpetrators of violence are and how dangerous such perpetrators can be because they have the power and the will (agency) to act their fantasies. (Gilgun, 2000.)*

Le proactif pourrait même avoir une haute opinion de lui-même et surévaluer la confiance que d'autres lui portent (Eckhardt, Barbour et Davison, 1998). Suivant les travaux de Baumeister (2001) et de Bushman et Baumeister, (1998), les conduites agressives dangereuses sont très probables chez des personnes qui combinent une estime élevée d'eux-mêmes et des tendances narcissiques importantes. On observe chez la personne

---

34. Nous souhaiterions ici risquer une hypothèse. Les « réactifs » seraient des individus dont le comportement serait essentiellement en fonction des émotions et à des fins d'auto-protection. Ils correspondraient plus au type C et probablement AC de la classification de Crittenden (2001). L'interprétation et le sens qu'ils accordent aux événements sont peu élaborés et se construisent surtout dans l'urgence. Les « proactifs » seraient des individus dont le comportement serait plutôt organisé en fonction des cognitions et du contrôle (A) ; ils intègrent très peu leurs émotions dans leurs comportements et leurs fantasmes dangereuses révèlent qu'ils ont une représentation problématique de la réalité. Ce sont des personnes qui ont potentiellement plus la capacité d'anticiper et de planifier.

narcissique une estime de soi démesurée, des idées de grandeur, un manque d'empathie, un besoin d'être admiré et approuvé, un sens aigu de la comparaison sociale (envieux et besoin d'être envié), une tendance élevée à considérer son autorité comme légitime (*entitled*) et des comportements arrogants et exploitants. Cette dynamique affective, cognitive et comportementale peut engendrer de l'agression lorsque l'individu a le sentiment que la haute opinion qu'il a de lui-même est menacée (*threat egotism*). L'insulte ou la provocation sont une humiliation, un manque de respect déshonorant, susceptible d'entraîner une perte appréhendée de son statut de supériorité et de domination. Les systèmes de croyances viennent ici valider la très haute opinion que la personne a d'elle-même. L'alcool vient amplifier (*boost*) cette opinion favorable en même temps qu'il diminue l'inhibition. Toutefois, ce n'est pas tant l'estime de soi élevée qui pose problème que l'édifice fragile sur lequel elle repose. Ce sont les individus dont l'estime de soi est volatile et instable qui sont le plus hostiles (Kernis, 1980 dans Baumeister, 2001). Lorsque l'image élevée qu'on a de soi est à ce point facile à déstabiliser qu'elle peut provoquer des épisodes agressifs, il faut s'interroger sur le niveau de sécurité socioaffective de la personne et sur les dimensions autoprotectrices de son comportement violent en apparence stratégique et offensif.

Le « proactif » correspond bien au prototype de l'homme violent décrit par les féministes et produit par des siècles de gouvernance patriarcale. Sa violence est stratégique, planifiée, intentionnelle et consciente. Elle prend appui sur les systèmes culturels qui ont érigé la violence privée comme un patron de comportements acceptables pour avoir le contrôle sur les actes, idées et émotions d'autrui ou encore restaurer son honneur blessé et son statut ébranlé. Le « réactif » s'appuie aussi sur les croyances culturelles qui approuvent la violence envers la conjointe. Les théories qui expliquent ces réalités sont socioculturelles et sociostructurelles : des normes qui légitiment et des rapports sociaux qui favorisent l'agresseur au détriment de sa victime (voir le chapitre 2). Toutefois, ses comportements violents renvoient aussi à des processus qui remontent aux tout débuts de l'histoire de l'espèce. On n'a qu'à penser à ce que les théories de l'évolution disent du rapport au danger (voir le chapitre 2). Dans le cas du « proactif », son apparente hyposensibilité est suspecte, car elle suppose une incapacité à traiter de manière sensée les dimensions affectives d'une situation sociale. Dans le cas du « réactif », son hypersensibilité laisse supposer la présence d'une intensité affective malsaine qui perturbe sérieusement sa capacité à élaborer cognitivement une interprétation nuancée des événements. Dans les deux cas toutefois, on note un manque d'empathie face à la victime.

### Les relations parent-enfant

Les différents types d'agresseurs définis par Gilgun trouvent leurs pendant dans les études sur les relations parent-enfant. En effet, Dietrich *et al.* (1990) ont constaté que les parents suivis par les services de protection de l'enfance ne constituent pas une clientèle homogène. Trois types de parents ont émergé de l'analyse des 73 entrevues réalisées auprès d'eux. 1) Les parents du premier type sont des agresseurs impulsifs. Ils correspondent aux violents réactifs : leurs agressions sont impulsives et leur colère est difficile à gérer. Ils ont de sérieux problèmes à se réguler et les émotions gouvernent leurs réactions. Les auteurs suggèrent de travailler tout d'abord la gestion de leur colère. 2) Les parents du deuxième type se sentent justifiés de recourir à la punition et croient en son efficacité : l'enfant est blâmé et le parent légitimé. Ils correspondent aux agresseurs « proactifs » (*entitle*). Avant de penser changer leurs stratégies disciplinaires, il est ici nécessaire de questionner leur perception de la réalité et leurs croyances éducatives ; c'est ce type de parents qui posent le défi le plus difficile aux intervenants. 3) Les parents du troisième type éprouvent du remords, se sentent coupables et injustifiés d'utiliser de la violence à l'endroit de leur enfant. Contrairement à ceux du deuxième type, ces parents s'attribuent le blâme de l'agression. Leur sentiment de responsabilité est une bonne base pour susciter un processus de changement chez ces parents.

### L'AGRESSION EST UN ACTE VOLONTAIRE MAIS PAS NÉCESSAIREMENT PRÉMÉDITÉ

Néanmoins, l'agression est d'abord un acte volontaire (*agency*). Certains sont dans un état de déséquilibre lorsqu'ils se comportent de cette manière, d'autres le sont apparemment moins. Ainsi, ce comportement peut-il être plus ou moins conscient. Toutefois, dans les deux cas, l'agression est contingente ; elle produit des effets qui entraînent le contrôle accru de son état ou des événements.

[...] *persons can choose violence in both regulated and dysregulated states. When persons are dysregulated, violence is a mean to restore disequilibrium, to get relief [...] Much violence, however, takes place in regulated states. Persons who perpetrate violence, whether regulated or not, find violence has many benefits. Violence gets people what they want. It solves problems. It makes people feel powerful and in control. It punishes people for transgressions sometimes only for the perpetrator sees. It restores honour.* (Gilgun, 2000, p. 18.)

La violence est un bon moyen d'atteindre ses fins (lieu de contrôle plus interne). Elle permet aussi d'échapper à des états émotionnels négatifs et devient utile pour faire face au sentiment d'impuissance (lieu de contrôle externe). Il s'agit dans les deux cas d'un acte volontaire contingent

et instrumental, d'une manière de maîtriser les événements. Mais le caractère prémédité et délibéré de l'action distingue le « proactif » du « réactif ». Le niveau de conscience est en effet plus élevé chez le premier que chez le second. Il est permis de penser que le « proactif » a intériorisé des croyances plus explicites sur l'efficacité potentielle de l'agression en tant que moyen d'arriver à ses fins (*means to an end*), que ses actes sont plus intentionnels, que son comportement est plus gouverné par ses croyances que par ses émotions, qui ont moins le pouvoir de le dérégler. Le besoin de contrôle semble plus en amont des événements chez le « proactif ». Chez le « réactif », le besoin de retrouver le contrôle laisse supposer des états d'impuissance plus aigus et des réactions plus en aval des événements; toutefois, les moyens de rerégulation sont antisociaux et, paradoxalement, soutenus par des croyances qui cautionnent encore de tels comportements dans certains réseaux. Les « proactifs » et les « réactifs » ont néanmoins des points communs: 1) leur apparente incapacité à déployer des stratégies de communication sociale efficace; 2) l'importance de leurs émotions, soit parce qu'elles les dérèglent ou, au contraire, parce que le contrôle de l'autre procure une excitation; et 3) une élaboration cognitive qui rend tolérable, acceptable et souhaitable le recours à l'agression. Gilgun (2000) conclut toutefois que, même si les processus cognitifs sont des opérateurs puissants, ils ne doivent pas occulter le pouvoir des émotions dans les transactions humaines.

*Like Bandura (1977) theory of moral disengagement, relapse prevention focuses on cognitive processes and pays little attention to subjective human experience, although its importance is both embedded in its distancing language and made obscure by this abstract language. My research shows the centrality of individual human decision-making and the significance of emotions. (Gilgun, 2000.)*

### **La théorie du comportement planifié: lorsque l'agression est instrumentale et consciente**

L'intention est un important préalable de l'agir humain; elle fournit les motivations qui poussent la personne à orienter son comportement dans une direction donnée. Elle exprime aussi une dimension de la conscience de l'agresseur et de sa capacité à planifier de manière délibérée ses comportements futurs. Selon Ajzen (1985, 1988), l'action planifiée serait influencée par les intentions<sup>35</sup>, lesquelles seraient déterminées par trois facteurs: les normes sociales, les attitudes personnelles et le contrôle du comportement à adopter. Les normes sociales correspondent à la lecture que la

35. Lorsque le comportement est sous contrôle volontaire, les intentions et les attentes relatives à une certaine manière de se comporter ne devraient pas être différentes.

personne fait des attitudes collectives face à la violence ; à la manière qu'elle a d'évaluer la perception d'autrui quant aux conséquences sociales de la violence : tolérance ou intolérance du réseau social (réactions sociales). Les attitudes font référence aux évaluations personnelles des conséquences anticipées : sanctions criminelles, réactions de la conjointe, rejet et perte du respect d'autrui. Enfin, le contrôle que la personne juge avoir sur son comportement reflète son sentiment d'être capable de le produire ou de l'inhiber. Tolman, Edleson et Fenderich (1996) ont analysé si ces déterminants de l'intention et de l'attente de se comporter de manière non violente permettaient de prédire la récurrence ou la non-récurrence quatre mois plus tard chez 179 hommes dont l'agression physique et la menace envers leur conjointe avaient été suffisamment sévères pour que la cour leur ordonne de suivre une thérapie. Les facteurs qui prédisent le plus la non-récurrence sont l'intention de ne pas être violent (dimension conative de l'attitude) et le sentiment de contrôler le comportement violent (lieu de causalité interne/cause contrôlable). L'influence des attitudes collectives et personnelles (dimension cognitive de l'attitude) est médiée par les intentions (ou attentes) de ne pas être violent. La perception de perdre le respect de sa famille et de ses amis est plus élevée chez les non-récidivistes. En outre, règle générale, les hommes connaissent bien les conséquences, car ils ont pu constater que leur conduite les avait amenés devant les tribunaux. Si l'on se fie à cette étude, le déterminant lié à la conscience du comportement qui prédit le plus efficacement l'occurrence ou la non-occurrence de la violence est l'attribution que le comportement violent est sous contrôle volontaire. Ce qui fait dire aux auteurs de l'étude que les programmes d'intervention devraient accentuer les habiletés de l'homme violent à contrôler efficacement ses comportements : la promotion des habiletés sociales, notamment la gestion pacifique des conflits, les techniques pour réduire leur tendance à nier et les amener à considérer leur comportement comme une prise de contrôle plutôt qu'une perte de contrôle. On renvoie ici implicitement aux théories de l'apprentissage (répertoire de comportements), de l'attribution (lieu de causalité/contrôlabilité) et de l'information sociale (choix des options non violentes).

Toutefois, le rôle des attitudes dans la récurrence semble moins clair que celui du contrôle. Nous verrons plus loin, dans la section réservée aux données empiriques, que les hommes violents ont parfois tendance à sous-estimer les réactions négatives de la conjointe, à être peu sensibles aux conséquences morales de leur comportement, à faire preuve d'une plus grande volatilité émotionnelle et à surestimer l'efficacité de leur comportement violent (*rule governing behavior*).

## RAPPORTS SOCIAUX, INTENTION ET RESPONSABILITÉ

On peut dire que le caractère plus ou moins prémédité des agressions physiques ou psychologiques définit le niveau de responsabilité du conjoint comme du parent. Cependant, les repères diffèrent lorsqu'il s'agit de juger du niveau de responsabilité du parent selon les paramètres d'intentionnalité. Le rôle important du parent dans la socialisation de l'enfant l'amène en effet à poser des gestes dont l'impact réel qu'il avait prévu pourra différer. Il est légitime, voire attendu, qu'un parent essaie de contrôler son enfant ; ce qui est illégitime, ce sont les actes de contrôle excessif. Ainsi, une majorité de parents ne planifient pas d'être violents ou excessifs ; ces comportements sont plus susceptibles de se produire de manière non réfléchie (Thompson et Jacobs, 1991). Ils peuvent même être effectués intentionnellement par des parents qui pensent le faire dans le meilleur intérêt de l'enfant (Sternberg et Lamb, 1991) ; l'acte est ici intentionnel, volontaire, mais ne comporte aucune intention de nuire. Il en va différemment des rapports entre conjoints. On ne s'attend plus d'un conjoint qu'il contrôle ou discipline sa partenaire, du moins dans les sociétés occidentales. Ces comportements font même de plus en plus partie de nos définitions collectives de la violence, à titre de comportements de domination (Ehrensaft et Vivian, 1999 ; Tolman, 1989 ; Turgeon, 1996). En somme, pour déterminer la gravité d'une agression en fonction de l'intentionnalité de celui qui la commet, il faut tenir compte de règles à géométrie variable. Les attentes d'un conjoint en matière de contrôle ne sont pas les mêmes que celles d'un parent, et cela influence l'évaluation que nous pouvons faire des relations entre l'intention et la responsabilité, voire de la culpabilité de l'agresseur.

### *En somme*

Les théories du traitement de l'information sociale prennent appui sur les concepts de la psychologie sociale cognitive et de la cybernétique. Toute situation sociale comporte des informations : les comportements des personnes en cause, leurs émotions et leurs cognitions. Agresseurs comme victimes sont des percevants actifs ; les comportements de l'autre sont d'abord captés et interprétés avant de donner lieu à une réaction qui sera par la suite évaluée. Les personnes agressives manifesteraient des déficits et des biais dans la manière de traiter les informations sociales, en amont comme en aval de leurs comportements. Les processus de traitement de l'information pourraient se reproduire d'une génération à l'autre et contribuer ainsi à la transmission intergénérationnelle de la violence. Les conduites agressives peuvent être motivées par des questions de sécurité et d'autoprotection ; elles sont alors plus sous l'influence d'émotions qui déstabilisent et de cognitions inconscientes. L'agression est dans ce cas plus de type défensif et

le caractère intentionnel ou prémédité de ces comportements n'est pas évident. Par ailleurs, ces mêmes conduites peuvent aussi être déterminées par la recherche du contrôle et l'accès à des ressources; elles sont alors plus animées par une volonté explicite de produire un effet. L'agression est dans ce cas plus de type stratégique, offensif, voire prédateur. Il est alors important de comprendre à quel moment la violence est une prise de contrôle ou une perte de contrôle. Enfin, les manifestations de contrôle, même lorsqu'elles sont planifiées, seront jugées différemment selon qu'elles proviennent d'un conjoint ou d'un parent. Cela nous amène à explorer les influences sociales qui façonnent les activités cognitives des conjoints et des parents.

## **LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES, DES COGNITIONS ANCRÉES DANS LE SOCIAL: L'INFLUENCE DE LA PSYCHOLOGIE SOCIALE EUROPÉENNE**

Les représentations sont réalisées dans des territoires cérébraux plus ou moins spécialisés selon la nature sensorielle des données en provenance du monde. Elles constituent des formes à partir d'ensembles de neurones connectés par des liaisons plastiques, c'est-à-dire versatiles, qui peuvent s'effacer, réapparaître, se renforcer ou s'estomper.

Jean Didier VINCENT, 2001  
dans *Le Monde de l'éducation*, n° 294,  
juillet-août 2001.

Il y a dans le racisme un noyau dur, un matériau impalpable qui résiste, autour duquel on peut tourner comme les électrons tournent autour de leur noyau, mais dans lequel on ne pénètre pas. Un noyau aussi dur et aussi résistant que la mort elle-même.

MOSCOVICI, 1984,  
repris dans *Le Monde*, 25 avril 2002, p. 36.

Les représentations sont, comme les cognitions sociales, à la fois des produits et des processus; elles résultent de l'activité mentale par laquelle l'individu reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique (Abric, 1994; Herzlich, 1972). Trois paramètres la composent: une personne, un objet (la violence, les relations familiales, etc.) et une image (Jodelet, 1989 dans Lessard, 1998). Le référent (ou



l'image du réel) s'incarne dans les réseaux d'information qui sont associés à l'objet. Le produit de cette construction s'actualise dans les valeurs, les attitudes, les opinions, les schémas, les informations et les affects qui y sont associés<sup>36</sup>. L'image que les gens se construisent de la violence se projette dans sa définition (manifestations), ses causes, ses buts et ses conséquences (Gobeil, 1996).

Les travaux de recherche en ce domaine ont porté sur trois grands objets (Jodelet, 1993 dans Lessard, 1998)<sup>37</sup> : les éléments du contenu, leurs processus d'élaboration ainsi que leur structure et leur organisation. Les éléments du contenu sont les thèmes constitutifs ou référentiels des représentations (informations, schémas, attitudes, normes, valeurs, attributions) ; ils donnent un sens aux réalités vécues, protègent l'identité, orientent et justifient les pratiques (Lessard, 1998). Nous avons déjà partiellement abordé ce point. Nous l'approfondirons dans le chapitre 4 par l'analyse des thèmes associés aux conceptions, attitudes et attributions qui distinguent les conjoints et parents violents des non violents. L'élaboration de ces représentations suit deux processus : l'ancrage et l'objectivation. Nous y reviendrons dans une prochaine section. Enfin, la structure et l'organisation de ces éléments suppose que certains sont plus centraux que d'autres. Moscovici (1986) renvoie ici au concept de champ pour en définir le contour. Abric (1976, dans Lessard, 1998) décrit le noyau central de ce champ comme le lieu fondamental autour duquel se construit la représentation ; imperméable au changement, il assure en quelque sorte son intégrité. Les schémas facilement accessibles, les attitudes plus centrales et les valeurs de base fortement associées à l'identité d'une personne ou encore les attributions très bien ancrées dans l'histoire sont les éléments qui occupent cette position. Autour du noyau, coexistent des éléments plus périphériques dont la stabilité varie selon leur distance par rapport à lui (Abric, 1994 dans Lessard, 2001). Liées plus concrètement à la réalité contemporaine, les attitudes peuvent servir à confirmer les schémas existants et ainsi défendre le système de représentation de l'individu. Nous avons déjà vu que des parents ou conjoints violents entretenaient bien souvent un rapport à la réalité « autoconfirmatoire », peu sensible aux faits présents et à l'analyse nuancée des événements. Ces éléments jouent alors un rôle plus défensif pour préserver les croyances fondamentales autour desquelles le moi s'est

---

36. La complémentarité des domaines de la cognition sociale et des représentations sociales est ici évidente.

37. Je remercie Geneviève Lessard, auteure du dernier chapitre de ce livre, pour m'avoir éclairée sur les différents objets de recherche dans le domaine des représentations sociales. Je lui suis beaucoup redevable pour l'écriture de cette section.

édifié<sup>38</sup>. Ces éléments périphériques que sont les attitudes peuvent aussi être plus influencés par la réalité extérieure et favoriser l'adaptation de la représentation<sup>39</sup>. L'ouverture des conceptions de la violence aux dimensions plus psychologiques, la modification des attitudes parentales à mesure que l'enfant vieillit et le fait que les attributions soient plus reliées aux circonstances des événements en témoignent.

### **LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES SONT DES MÉTASYSTÈMES**

Les représentations sociales jouent un rôle fondamental dans l'interaction sociale puisqu'elles définissent ce qu'est la réalité, en même temps qu'elles produisent un système d'anticipation et d'attentes qui déterminent la relation de l'individu avec son environnement. Le rapport avec la réalité est donc médié par ces systèmes symboliques. L'étude des représentations sociales ne s'intéresse pas seulement aux contenus spécifiques des représentations, comme le fait la psychologie sociale cognitive, mais aussi aux principes, fondements ou schèmes organisateurs qui structurent ces mêmes contenus (métasystème) (Doise, 1990). Les attitudes sont aussi des théories sociales implicites qui favorisent l'intériorisation des normes sociales ambiantes; elles deviennent représentations lorsqu'elles révèlent les rapports sociaux et les réalités institutionnelles (pouvoirs). Ce sont des savoirs sociaux qui s'élaborent par des processus cognitifs mais aussi au gré des interactions de la personne avec les processus de régulation sociale que sont les normes, les routines, les pratiques (notamment maritales ou parentales) et les institutions sociales (la famille, l'école, le travail, l'État, la religion). Ils participent, de ce fait, à la reproduction sociale dans la mesure où, en tant que savoirs du réel, ils renforcent bien souvent ces mêmes processus sociaux. Les systèmes cognitifs sont à la fois structurés et structurants; ils sont d'importantes courroies de transmission des sociétés dans lesquelles nous vivons. Ils régulent les rapports entre les groupes, en organisant l'évaluation de l'environnement social<sup>40</sup>.

38. Rappelons que les attitudes servent aussi à protéger l'estime de soi.

39. Les attitudes servent aussi à contrôler son environnement.

40. Le point de vue coconstructionniste de Valsiner, Branco et Dantas (1997) est partiellement compatible avec le champ des représentations sociales. Il stipule que les référents symboliques personnels s'élaborent de manière complémentaire et mutuelle avec la culture collective. « *Cultural messages are actively communicated (by parents) and equally actively reassemble by their recipient children, who are joint constructor of the new cultural knowledge through constructive internalization/externalization processes* » (Valsiner, Branco et Dantas, 1997, p. 284). Dans les deux cas, on postule que la réalité se construit en interaction avec le milieu social.

Deux exemples illustrent comment les représentations sociales structurent les relations parent-enfant et homme-femme. D'abord, les attitudes éducatives autoritaires, ce que Miller (1986) nomme « la pédagogie noire », révèlent d'abord une manière de positionner l'enfant par rapport au parent. Le schème fondateur est patriarcal, la distribution du pouvoir étant asymétriquement répartie entre le parent et l'enfant. Ces attitudes expriment aussi une conception négative de l'enfance (l'enfant malicieux, à dresser), alimentées par les croyances protestantes et calvinistes (Baumrind, 1996), qui se représentent le monde comme quelque chose d'hostile ou de conflictuel qu'il faut affronter. L'éducation parentale étant un moyen important de régulation sociale (socialisation), le parent se débrouille comme il peut pour inculquer à son enfant des stratégies pour faire face à ce qu'il a expérimenté du monde social<sup>41</sup>. C'est ainsi que les pratiques disciplinaires très coercitives (*harsh discipline*) ou très axées sur l'obéissance de l'enfant se trouvent légitimées par une lecture très contraignante de l'environnement dans lequel l'enfant<sup>42</sup>, devenu adulte, aura à s'adapter et de la manière de le faire : en l'affrontant de manière conflictuelle (ou *adversarial*) ou en s'y conformant de manière quasi compulsive. Dans les deux cas, les représentations des parents laissent entrevoir une perception essentiellement menaçante du réel. La religion et la défavorisation sociale sont des facteurs macrosociaux qui nourrissent chez l'adulte cette représentation hostile de son environnement.

Ensuite, l'approbation du recours à la violence envers la conjointe est le second exemple qui indique une manière de concevoir le rapport social homme-femme. Plus qu'un discours narratif individuel, cette attitude est aussi un discours normatif sur la société qui en dit long sur la collectivité dont fait partie celui qui l'adopte. Ce référent (ou cette image des rapports homme-femme) permet la légitimation de l'agression de l'homme dans sa vie privée ainsi qu'une conception pour le moins suspecte de l'égalité entre homme et femme. Des attitudes sexistes supposent une perception des femmes et des hommes fortement en fonction de la

---

41. Ces pratiques éducatives sont courantes chez les parents qui ont subi des mauvais traitements. Elles sont aussi plus fréquentes dans les milieux défavorisés où les stress sociaux se conjuguent avec les stress parentaux. Dès les années 1960, Kohn avait constaté que les croyances éducatives des pères provenant de classes ouvrières (cols bleus) visaient la conformité (obéissance, propreté, etc.), alors que celles des pères de classes plus favorisées (cols blancs) insistaient davantage sur la créativité et l'autonomie (Kohn, 1977). Dans son interprétation, le sociologue soulignait le caractère instrumental des attitudes parentales, moyen de socialisation à l'environnement spécifique dans lequel le parent interprète que son enfant va avoir à s'adapter. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 4.

42. L'étude de Deater-Deckard et Dodge (1997) est très éloquent à ce sujet (voir le chapitre 2).

catégorie sociale de genre ; celle-ci s'avère dès lors très saillante pour le percevant. Bien que le sexisme et le patriarcat ne soient pas des concepts synonymes, le second renvoyant plus explicitement à la distribution du pouvoir au sein de la famille, ces deux schémas organisateurs sont intimement liés. Des attitudes se fondant sur des valeurs comme le patriarcat et le sexisme s'associent bien souvent à des attitudes portant sur d'autres thèmes connexes comme une certaine conception du contrôle et des relations intimes. On peut poser l'hypothèse que les représentations sont alors faiblement schématisées en fonction de thèmes comme la communication, la liberté, la justice, l'égalité, la solidarité, la responsabilité ou encore l'éthique. Des représentations sociales qui cautionnent et orientent le recours à la violence privée sont tissées à partir de construits sociaux qui alimentent le développement et le renforcement de certains schèmes au détriment de d'autres. Ces référents sont faiblement connectés à des images dissonantes comme celles véhiculant des représentations plus pacifiques des rapports humains.

## **REPRÉSENTATIONS, RAPPORTS SOCIAUX ET IDÉOLOGIES**

Dans notre culture, on encourage l'enfant blessé à faire une carrière de victime. Anna Freud disait qu'il faut deux coups pour faire un traumatisme : le premier dans le réel, c'est la blessure ; le second, dans la représentation du réel, c'est l'idée qu'on s'en fait sous le regard de l'autre. Or, nous avons précisément tendance à enfermer l'enfant blessé dans une étiquette qui l'empêchera de s'en sortir.

Boris CYRULNIC

Ces représentations du monde social (de l'enfance, de l'éducation, de la division des genres, des relations homme-femme) se fondent sur des principes générateurs qui sont de véritables prises de position (l'enfant face au parent ; l'homme face à la femme) ; elles sont liées à des insertions spécifiques dans le contexte d'une mosaïque de rapports sociaux passés et présents (Moscovici, 1986). Ainsi, les représentations des rapports entre parent et enfant ou encore entre conjoints, sont influencées par les expériences de différents rapports sociaux, comme femme ou comme homme, comme enfant ou encore comme témoin des rapports entre les conjoints qu'ont été leurs parents. Ces expériences ne sont pas neutres ; elles sont modulées par le genre, la classe sociale ou la culture et la cohorte historique d'appartenance. Rappelons qu'en l'espace de moins de vingt ans (de 1968 à 1992), les normes à propos de la violence privée et des pratiques familiales violentes de la population états-unienne ont considérablement évolué (Straus et Mathur, 1996) : d'hégémoniques qu'elles étaient,

elles se sont progressivement différenciées selon les classes sociales, la scolarité ou les régions du pays (nord-sud) (voir le chapitre 2). L'ancrage social du parent comme du conjoint façonne ses représentations autant que ses conduites.

La culture véhicule ainsi des repères symboliques qui façonnent le rapport à la réalité et conditionnent les expériences sociales du parent et du conjoint violent. L'ethnopsychologie s'est penchée sur les différences de conceptualisation afin de mieux comprendre les liens singuliers entre émotions, cognitions et comportements propres à une culture. Les systèmes de perception, de compréhension et d'explicitation des réalités sont largement filtrés par la culture, pas toujours accessibles directement ou formellement. Levy (1984) a développé les concepts d'hypercognitions et d'hypocognitions. Dans le premier cas, le système culturel a produit une diversité de schémas pour interpréter et comprendre certaines expériences, alors que dans l'autre, ces expériences sont vécues de manière privée et tacite. Certaines cultures sont plus centrées sur des émotions, comme la honte, et d'autres, sur la culpabilité (Maitra, 1996). Les sociétés du bassin méditerranéen ou de l'Asie du Sud sont plus préoccupées par l'honneur et la réputation (la honte). Les sociétés influencées par l'héritage judéo-chrétien sont davantage centrées sur l'internalisation du contrôle (la culpabilité). C'est pourquoi la réparation d'une offense procède selon des logiques différentes. Dans le premier cas, on doit restaurer l'honneur et faire en sorte que la victime récupère sa position de droit dans son groupe. Dans le second, on vise plus la réparation de l'estime de soi<sup>43</sup>. L'identité d'un individu qui évolue dans une culture centrée sur un schème de honte est fortement dépendante du regard des autres; ce sont des sociétés plus sociocentriques. Dans les sociétés plus axées sur la personne, l'estime de soi dépend davantage du regard individuel. La honte, comme la culpabilité, sont néanmoins des émotions sociales qui favorisent l'installation de processus d'autocontrôle. Ce sont des moyens de régulation sociale importants<sup>44</sup>. La honte produit des réponses d'évitement, de réparation ou de vengeance. La culpabilité invite le sujet à faire amende honorable et aussi à se faire pardonner. C'est ce qui fait dire à Shaver *et al.* (1987) que ces deux émotions reposent sur le même prototype émotionnel de base.

---

43. Certaines agressions sont en effet vécues comme un moyen de restaurer l'identité de l'agresseur blessé dans son honneur ou son estime de soi.

44. La morale et la culpabilité sont des façons qu'ont trouvées les sociétés modernes pour éloigner l'individu de la violence. L'État de droit et la morale, inventés récemment par l'homme, sont des moyens pour réguler les comportements sociaux entre humains (Rocher, 2001).

Shalhoub-Kevorkian (1997) décrit bien la très grande permissivité des sociétés arabes face à la violence faite aux femmes. Les jeunes filles sont socialisées à considérer le mariage comme une valeur très importante et à préserver l'honneur de la famille et le respect social. Des attitudes favorables à la violence faite aux femmes, observées chez des hommes arabes en Israël, seraient associées à la structure patriarcale et non égalitaire des mariages, à une division stéréotypée des rôles sexuels, à des attitudes négatives face aux femmes, à une faible capacité à communiquer et au fait d'avoir été témoin de violence dans la famille d'origine (Haj-Yahia, 1997). Lorsque les femmes sont battues, non seulement elles n'ont pas accès à de l'aide, mais le réseau informel les empêche d'envisager d'autres options.

*This socio-cultural and religious ostracism of women is well ingrained into women' cognition. It creates a psychological barrier for women which prevents them from violating the norms. With time, women develop self-sanctions that forbid them from violating the norms. (Shalhoub-Kevorkian, 1997, p. 6.)*

Lorsque la religion et la culture se conjuguent pour confiner la femme dans un rôle subordonné, la probabilité est forte non seulement qu'elle soit violentée mais aussi qu'elle n'ait pas les repères symboliques pour juger cette situation inacceptable. C'est le cas des femmes arabes qui vivent dans des sociétés islamiques. La position de la femme est inextricablement liée à l'identité arabe, fortement influencée par la religion musulmane<sup>45</sup>. Or, cette position socialement désavantageuse participe directement à l'élaboration de représentations qui contribuent à la vulnérabilité de ces femmes.

*Not only was the structure of the social system very patriarchal, the ideologies used to justify the system were patriarchal as well. [...] in the Arab world, cultural nationalism and Islam appear as practically interchangeable terms [...] belief that such a step would reinforce imperialism's attempt to change Arab identity which is itself closely tied to Islam [...] (Shalhoub-Kevorkian, 1997, p. 6.)*

Chaque personne occupe différentes positions à la fois, qui reflètent la diversité des insertions dans un ensemble de rapports sociaux traversés par diverses idéologies qui coexistent plus ou moins bien entre elles. Le pouvoir va donc dépendre de ces configurations singulières : par exemple, être homme, de race blanche, de religion musulmane, sous-scolarisé et

45. Il existe d'autres religions dans les milieux arabes. Néanmoins, la religion musulmane y est dominante. Dans un nombre croissant de cas, la religion domine aussi la vie politique et civile des peuples. On parle d'islamisme lorsque la vie publique et la vie privée des individus sont régies par ses prescriptions religieuses.

pauvre *versus* être femme, de race noire, athée, scolarisée et économiquement aisée. C'est ainsi que les émotions, conceptions, attitudes et attributions qui alimentent les représentations de la violence envers l'enfant ou la femme nous renseignent sur l'expérience sociale de la hiérarchie, du pouvoir, des relations familiales et sur la manière dont l'identité personnelle ou collective est structurée.

[...] *her inaction (and silence) suggests collusion. In fact, it is an indication of the desperation by the limited vocabularies of self-definition permitted by her culture and the terrible price she must pay to preserve her identity within her culture.* (Rimonte, 1991, p. 1319, dans Mills, 1996.)

En somme, les contenus cognitifs sont organisés suivant des schèmes révélant un réseau d'associations qui reflètent non seulement les dynamiques symboliques personnelles mais aussi celles des rapports sociaux ancrés dans une culture particulière (Doise, 1990). Les représentations se situent au carrefour des dynamiques cognitives et des dynamiques sociales.

## L'ANCRAGE ET L'OBJECTIVATION

*Phenomenological perspective could be useful in the study of common couple violence at the micro level because it focuses sharply on meanings and understandings as critical components of social action.*

GRANDIN et LUPRI, 1997

La construction et l'évolution des représentations s'opèrent suivant deux processus: l'ancrage et l'objectivation (Doise, 1990; Jodelet, 1989 dans Lessard, 1998). L'ancrage rend familier ce qui ne l'était pas, en évaluant la nouveauté en fonction d'un cadre de référence. Comme nous l'avons déjà relevé, les processus d'attention, de rétention et de rappel de l'information ne sont pas aléatoires. Ils sont gérés par les schémas déjà emmagasinés dans la mémoire. Or, ces schémas instruisent sur les fondements idéologiques à partir desquels la personne construit un sens. Ainsi, pour des parents qui sont bien positionnés dans l'échiquier social (scolarité, revenu, emploi, statut, etc.), il est important d'aider les enfants à raisonner, à être curieux et à devenir intelligents. En fait, ce sont des croyances très stratégiques, puisque la lecture de l'environnement dans laquelle ils sont eux-mêmes « ancrés » leur révèle le caractère très instrumental de ces compétences dans une économie du savoir (Ogbu, 1981). Pour un groupe croissant d'adultes, la communication et l'égalité sont des schémas centraux

de leur conception du couple « moderne »<sup>46</sup>. Même si l'idéologie dite moderne du couple est plus satisfaisante pour le groupe social des femmes, il n'en demeure pas moins qu'on est toujours dans l'univers des représentations. Elles semblent tellement naturelles qu'on oublie parfois qu'elles reposent aussi sur un système de croyances socialement construit et spécifique qui a « bien heureusement » contribué à transformer la réalité des femmes. Plus une représentation sociale est partagée et convenue, plus elle est « naturalisée » (Doise, 1989). Pour en arriver à un tel résultat, un deuxième processus est nécessaire : l'objectivation.

L'objectivation consiste à sélectionner des informations parmi celles qui circulent à propos d'un objet donné et à les ordonner de manière cohérente. La communication avec son milieu, mais aussi les contraintes qui lui viennent de ses appartenances sociales multiples, orientent et structurent les éléments constitutifs de la représentation (Lessard, 1998). Alors que l'ancrage informe sur les repères préexistants, l'objectivation décrit le processus de catégorisation qui n'est pas qu'une activité cognitive. Comme nous l'avons vu plus haut, les psychologues sociaux nord-américains ont centré l'analyse de ces processus sur leur dimension individuelle (attention, mémoire, etc.). Mais c'est aussi un processus de régulation sociale. Nos descriptions de la réalité en apparence « objective » (cet enfant est hyperactif, cette femme est dépressive) sont autant de reconnaissances immédiates d'interprétations qui sont en fait une manière méconnue de perpétuer les hiérarchies (et les pouvoirs). Non seulement elles confirment la place des autres (l'enfant dérangeant, la femme qui a des problèmes psychologiques), mais elles donnent aussi à l'observateur le sens de sa propre place. Le diagnostic justifie le rôle des intervenants ou du chercheur et légitime une approche psychologisante des problèmes qui sont aussi sociaux. C'est souvent notre propre rapport aux réalités qu'on tente de décrire ou d'expliquer et qu'on parvient à légitimer par le processus d'objectivation. L'enfant difficile peut aussi être représenté comme souffrant ; il peut aussi résister à un pouvoir : celui du parent, du professeur ou de l'intervenant, bref des institutions sociales et des normes qu'elles véhiculent. La femme dépressive peut aussi être victime de violence et d'impuissance psychologique, symbolique (aliénation), sociale (isolement) et économique (pauvreté). La monoparentalité peut être dépeinte comme une caractéristique personnelle des femmes ou comme

---

46. Palacios (1996 dans Bugental et Johnston, 2000) s'est intéressé à la diversité des cognitions parentales en Espagne. Ce chercheur a constaté trois types de systèmes de croyances parentales : le système traditionnel conçoit que les caractéristiques d'un être humain sont stables ; le système moderne que la nature humaine est malléable et le système paradoxal est un mélange plus ou moins consistant des deux premiers.



un indicateur de contexte adverse et difficile (Chamberland, 1996b). Un intervenant peut identifier la femme ou l'enfant en besoin d'aide comme un patient, un bénéficiaire, un usager, un client ou un citoyen. Nos descriptions ne sont pas neutres; elles révèlent notre rapport social face à l'autre et notre propre construction de la réalité. Elles confirment le *statu quo* et les pouvoirs dominants ou s'inscrivent en faux contre eux (Lemay, 2000). Récemment, Foglia (2001), chroniqueur à *La Presse*, a fait une analyse intéressante de l'effet analgésique du processus d'objectivation dans un texte qu'il a intitulé « La morale scientifique ».

Madame Ayotte est devant le problème de la drogue dans le sport comme madame la juge dans le procès Hilton devant Hilton: elles sont toutes les deux devant un monstre. Mais elles sont, toutes les deux, devant une culture et elles n'ont pas l'air de s'en douter. Hilton est le produit d'une sous-culture, une sorte de non-être au-delà même de toute l'amoralité. Cela n'atténue en rien la gravité des accusations [...] ce qui me tanne, c'est d'entendre parler de Hilton « de notre point de vue », du point de vue de notre normalité, de nos valeurs. C'est d'une vanité absolue [...] Pour influencer sur ce monde particulier, il faudrait le comprendre. Et pour cela, d'abord l'entendre. (Foglia, 2001, p. 5.)

Il arrive malheureusement que les chercheurs intéressés par la violence privée commettent le même type d'erreur! Par l'objectivation, ils séparent les contenus mentaux des individus (conception de la violence), de leurs jugements et de leurs idées (schèmes, attitudes, attributions), ce qui leur confère un caractère extérieur et en fait une « substance » ou une force autonome; en se projetant et en prenant ainsi figure, ils donnent l'impression d'être vrais et indépendants de celui qui les a construits (Moscovici, 1986).

En somme, les psychologues sociaux européens reconnaissent, comme leurs collègues nord-américains, l'existence de processus cognitifs, telles la sélection et la mise en ordre des informations sociales. Toutefois, leurs points de vue se distinguent sur deux questions: l'une est épistémologique (la construction de la réalité) et l'autre est théorique (les déterminants des contenus). La naturalisation des faits suppose une conception constructiviste du rapport à la réalité; celle-ci est continuellement médiée par des systèmes d'interprétation d'origine sociale. Il n'y a pas de réalités objectives mais il y a effort actif du percevant à l'objectiver et la légitimer. Pour les psychologues sociaux nord-américains, la description des processus de traitement de l'information permet objectivement d'accéder à la réalité perçue. Leur épistémologie est donc positiviste. La production des contenus fait également l'objet de deux conceptions distinctes: habituellement, les psychologues nord-américains considèrent les contenus comme des caractéristiques individuelles, même s'ils prennent racine dans

l'interaction sociale, tandis que leurs collègues européens utilisent les concepts d'ancrage et de métasystème pour situer ces contenus dans les dynamiques sociales dans lesquelles ils se sont élaborés.

L'origine des contenus des cognitions est en grande partie sociale et culturelle<sup>47</sup>. Les schèmes, comme les attitudes, sont non seulement des indicateurs du fonctionnement cognitif d'une personne mais aussi du milieu social dans lequel cette activité se produit. La psychologie sociale nord-américaine étudie l'individu dans son environnement social. Même si les objets étudiés sont surtout sociaux (attitudes parentales, relations intergroupes, etc.), les théories explicatives sont, de façon générale, confinées dans le champ des théories en psychologie (théories de l'apprentissage, sciences cognitives, etc.). De son côté, la psychologie sociale européenne étudie le social dans l'individu (Moscovici, 1986). Son objet et ses théories explicatives n'empruntent pas qu'à la psychologie, mais aussi à la sociologie ou à l'anthropologie.

### **DES DYNAMIQUES COGNITIVES QUI STRUCTURENT LES PROTOTYPES MÉDIANT NOTRE RAPPORT AU RÉEL**

Comme nous l'avons vu, les processus d'ancrage et d'objectivation influencent la manière dont la réalité est perçue. Mais comment cette perception évolue-t-elle ? Est-elle en mouvance ou figée dans l'histoire de la personne ? Piaget avait déjà identifié deux processus qui interviennent dans la construction de la réalité : l'assimilation<sup>48</sup> et l'accommodation (Piaget, 1954). Dans le premier cas, le schème est confirmé ou encore enrichi et dans le second, il est transformé et remodelé. Ceux qui interprètent les événements de manière rigide et automatique font référence à des images enracinées dans leur histoire et ont moins tendance à utiliser leur expérience contemporaine pour faire évoluer leurs référents. Leur pensée se fonde sur un nombre restreint des schèmes qui n'invitent pas à interpréter les situations sociales de manière nuancée. Ils sont fortement schématiques pour ce qui est de certains thèmes sociaux et aschématiques pour bien d'autres. Ils sont peu enclins à faire évoluer leurs représentations. Leurs perceptions sociales renvoient à une image plus figée et stéréotypée des personnes et des événements. Ils risquent plus

47. Nos souhaitons toutefois mettre un bémol à cette affirmation. Comme nous l'avons dit dans le chapitre 2, l'humain est un primate civilisé. Cette détermination historique et son ancrage biologique ne doivent toutefois pas être négligés ni occultés.

48. Le neuropsychologue Hebb fait référence au concept de *mental set* pour décrire la tendance à répondre à une nouvelle situation en fonction de schèmes familiaux.

de faire appel à des prototypes sociaux qui réduisent la complexité psychologique et sociale des événements auxquels ils font face, surtout si ces derniers génèrent de l'incertitude, de la peur ou de la colère. Les catégories sociales sont plus rigidelement constituées selon une logique binaire. Leur monde est plus manichéen : idéaliser ou haïr. Enfin, leur dynamique cognitive les entraîne dans un processus plus confirmatoire qu'accommodatoire (Bugental, 1993). La seconde dynamique cognitive est plus centrée sur l'exploration, l'enrichissement des schèmes et leur éventuelle accommodation ; cette approche favorise l'analyse et l'intégration de nouvelles informations. La complexité intégrative à laquelle nous faisons référence précédemment nécessite une telle approche dans le traitement de l'information.

Les catégories sociales qui émergent à la faveur de ces dynamiques cognitives produisent des prototypes de nature variable. Le prototype<sup>49</sup> n'est pas nécessairement une catégorie construite selon une logique aristotélicienne : son contenu est composé de différents éléments (Rosh, 1975 dans Doise, 1990). Par exemple, l'agression physique peut révéler un élément central dans le prototype « violence », alors que l'agression psychologique resterait plus périphérique. Les temps de réaction sont à cet égard d'excellentes mesures pour juger si un élément est ou non perçu comme un bon exemple de la catégorie (Doise, 1990).

La sensibilisation à la violence familiale, qu'elle se fasse par procuration (messages sociaux antiviolence) ou de façon directe (sa propre expérience), peut amener l'individu à faire évoluer ce prototype. L'assimilation de nouveaux contenus à un réseau de schèmes préexistants peut finir par faire changer la représentation traditionnelle du prototype. Ce processus d'ancrage peut susciter l'enrichissement du prototype. Or, l'expérience de la vie peut favoriser le changement des représentations de la violence. Ainsi, Gobeil (1996) a constaté que les définitions du concept de violence des adultes (population d'intervenants) étaient moins restrictives que celles des jeunes. Les jeunes interviewés dans son étude percevaient

---

49. Le prototype est une catégorie sociale élargie constituée d'un réseau de schèmes plus ou moins fortement associés entre eux. Les attributs catégoriels et les critères d'inclusion ou d'exclusion sont multiples. Les prototypes sont les membres d'une catégorie qui la représentent le mieux. Des résultats de recherche montrent que les sujets traitent différemment, du point de vue cognitif, les éléments (schèmes) considérés comme bons ou mauvais exemples (temps de reconnaissance) (Rosh, 1973, 1975 dans Doise, 1990). En fait, le prototype rend compte de la structure interne qui permet de comprendre l'organisation cognitive sous-jacente aux catégories sociales. Dans nos recherches, les agressions psychologiques sont les éléments les moins représentatifs de la catégorie prototypique « violence » et les agressions physiques ceux qui lui sont le plus associés.

l'agression physique comme le baromètre de la violence ; l'agression psychologique, jugée moins violente, était plus associée à de la méchanceté. L'expérience de la vie peut donc faire évoluer les représentations !

Le cheminement personnel qui fait suite à une intervention sociale influence lui aussi la manière d'objectiver la violence familiale. Dans la recherche de Chamberland, Fortin, Turgeon, Laporte et Léveillée (2003), des hommes violents qui ont suivi une thérapie et qui disent ne plus agresser physiquement leur partenaire depuis au moins un an, reconnaissent plus de comportements de violence physique et de violence psychologique que les hommes qui se trouvent au début de leur thérapie et même que des hommes recrutés dans la population en général. Leur définition de la violence est aussi plus large ; elle inclut beaucoup plus d'éléments concrétisés par différentes formes d'agression physique ou psychologique. Le prototype « violence » est en somme plus riche en contenus ; la signification du réseau d'associations lié au prototype « violence » est plus diverse et permet une interprétation sociale plus nuancée. Comme nous n'avons pas de mesure du prototype au pré-test, nous ne pouvons pas en déduire que cela viendrait de l'expérience de conscientisation qu'ils ont vécue durant leur thérapie.

La recherche de Turcotte (2002) peut cependant répondre en partie à cette interrogation. Il a réalisé des entrevues auprès d'hommes à différents moments dans leur thérapie. Il constate que le travail de conscientisation permet progressivement à ces hommes de réfléchir sur leur situation personnelle avec de plus en plus de nuance. D'abord leur *schéma de violence* se transforme ; ils apprennent à mieux reconnaître ses différentes manifestations. Puis, ils deviennent de plus en plus capables de se concevoir comme violents (schéma de soi). Ils apprennent aussi à détecter la violence chez les autres (schéma de violence). Enfin, ils sont de plus en plus capables de comprendre qu'ils font partie du problème, qu'ils en sont aussi une cause (schéma d'attribution). Leur manière d'objectiver leur expérience se transforme au fil des rencontres : le déni s'estompe, l'auto-observation augmente, la capacité de se comparer aux autres s'améliore et la valorisation de la violence diminue. Le problème n'est plus considéré comme un problème de couple ou comme une réponse à une provocation ; c'est de la violence conjugale. La pensée est plus complexe et flexible et les causes sociales sont appréhendées. Bref, la représentation sociale de la violence dans les relations intimes est modifiée et devient plus compatible avec une vision critique axée sur l'oppression de genre.

La recherche de Damant, Paquet, Bélanger et Dubé (2001) illustre la diversité des représentations de la violence conjugale chez trois groupes de femmes victimes entourées par des acteurs sociaux dont les représentations de la violence conjugale sont très variées. Dans le premier groupe,

les femmes font plutôt l'expérience de l'impuissance. Les indices sont nombreux. Elles ressentent plus de peur, de dépression mais aussi de colère. Le discours social des intervenants impliqués (policiers, médias, parents) conforte la femme dans la privatisation de sa victimisation : le respect de la vie privée et des attributions qui innocentent le conjoint (alcool, fatigue, stress) ou blâment la conjointe (provocation). Avec pour résultat que ces femmes considèrent qu'il s'agit d'un problème de couple. Dans le second groupe, les femmes font une prise de conscience ; elles ont le sentiment d'être crues et protégées et vivent moins d'impuissance. Les réactions du milieu social sont plus critiques envers le conjoint : il y a plus d'indignation et cette violence privée est moins tolérée. Non seulement le problème conjugal est-il plus reconnu, mais les femmes sont plus identifiées comme les victimes et les hommes comme les responsables. Les problèmes de couple se transforment en violence conjugale. Ces femmes sont plus susceptibles de faire des démarches sociopénales sans pour autant aller au bout de leur démarche. Dans le troisième groupe, les femmes sont celles qui témoignent par leurs représentations d'une expérience d'appropriation plus importante. Malgré la peur, elles rapportent une perception de contrôle et même de bien-être personnel. Elles lient la violence conjugale au contexte social et lui reconnaissent le statut de problème social. De moins en moins d'intervenants tiennent ce discours. L'action auprès de ces femmes est plus sociale. Les démarches judiciaires pour porter plainte ne favoriseraient pas en tant que telle l'acquisition du pouvoir, mais le fait qu'elles les aient suivies jusqu'au bout indique qu'elles sont dans une démarche d'appropriation<sup>50</sup>. On peut donc postuler que les représentations de départ, celles des femmes et de ceux qui les soutiennent, sont des déterminants importants de leur prise de pouvoir dans le système judiciaire.

On constate donc que la sensibilisation et l'intervention sociales contribuent à faire évoluer le prototype de « violence ». Toutefois, cela peut aussi entraîner sa « dénaturalisation ». Par exemple, l'approche de la « tolérance zéro » affichée dans de plus en plus de milieux et prônée par un nombre croissant d'acteurs sociaux peut à la limite favoriser une banalisation de la violence. Insulter une fois sa conjointe ou son enfant durant la dernière année ne fait pas de cette femme ou de cet enfant des victimes de violence conjugale ou parentale. C'est pourquoi nous avons privilégié, dans le chapitre I, le recours au schéma d'agression qui peut être qualifiée de violente ou, dans ses extrêmes, d'abusive ; une agression en soi, selon nous, peut ne pas être associée au prototype de « violence ».

---

50. Mills (1996) a un point de vue intéressant sur la dominance du schéma sociopénal comme réaction sociale à la violence conjugale. Elle défend l'idée que cette représentation des solutions ne convient pas à toutes les cultures ni à toutes les femmes.

## **REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LA VIOLENCE PSYCHOLOGIQUE À L'ENDROIT DES ENFANTS ET DES FEMMES : CONSTRUIRE UNE IMAGE PLUS CLAIRE**

L'agression, la violence ou l'abus psychologique sont des phénomènes plus difficiles à cerner ; les représentations associées à ces phénomènes sont floues ; les repères sociaux et symboliques sont encore peu construits<sup>51</sup>. Intégrer de telles expériences dans le schème de violence contribuerait à l'enrichir de nouvelles significations et à rendre visibles des situations souvent vécues difficilement par les victimes. Deux recherches québécoises récentes ont contribué à éclairer les phénomènes de violence psychologique envers les enfants et les femmes. La recherche de Gagné (1999) a enrichi les représentations qu'on se fait de la violence psychologique envers les enfants ainsi que les dynamiques cognitives en jeu dans l'élaboration cognitive de ces mêmes représentations. L'étude de Ouellet et Clément (1996) a fait des avancées significatives pour les représentations de la violence faite aux femmes dans un contexte conjugal.

Gagné (1999) a montré que l'impact des agressions psychologiques était au cœur de la représentation sociale de la violence psychologique chez les 26 adultes interviewés dans son étude. Il y a violence lorsqu'il y a blessures ou menaces à l'intégrité psychologique. On s'exprime ainsi pour concrétiser ce phénomène par essence plus abstrait et intangible :

- « la destruction : ça gruge, casse, écrase, abat, anéantit ;
- la dévalorisation : ça abaisse, rabaisse, diminue, déprécie, disqualifie ;
- la perte : ça gâche la vie, ça fait perdre, ça coupe, ça enlève quelque chose ;
- l'impact, la séquelle : ça fait mal, ça fait souffrir, ça rend pogné, ça traumatise, ça laisse des traces, ça ébranle, débalance, désorganise [...] » (Gagné, 1999, p. 70).

Elle est généralement définie en comparaison avec la violence physique : « L'agression psychologique équivaut à un coup, mais un coup invisible [...] [qui] atteint l'intégrité psychologique, affective, morale et même spirituelle de l'enfant victime » (Gagné, 1999, p. 67). Trois processus cognitifs ont été retenus pour faire ressortir ces impacts : l'observation, l'empathie et l'introspection. Le premier processus est l'observation, rétrospective ou prospective ; il permet de déduire qu'un enfant est victime. La perception d'un fonctionnement perturbé ou la prise de conscience

---

51. La mobilisation récente des chercheurs et des intervenants vis-à-vis de ces problèmes laisse suggérer une évolution et un enrichissement de ces repères dans les prochaines années.

de conduites parentales problématiques génèrent chez l'observateur l'interprétation de ce que l'enfant ressent ou l'anticipation d'une éventuelle détérioration. L'assimilation des conduites parentales à un schème de violence psychologique s'élabore par la contingence inférée entre la cause (la conduite parentale) et l'effet sur l'enfant. Le second processus est l'empathie. Ici, l'observateur projette ses propres émotions sur l'agresseur ou la victime (compassion, douleur, etc.). La relation entre la conduite parentale et les émotions pénibles que cette scène a déclenchées est à la base du processus d'assimilation. Le dernier processus est l'introspection ; il fait appel aux expériences passées comme victime. La perception d'une contingence entre le comportement parental et l'effet passé et présent sur la victime, puis l'assimilation de ces mêmes conduites à un schème de violence psychologique procèdent de manière idiosyncratique, par phénomène de recul et d'autoanalyse.

Outre l'impact, le jugement normatif favorise l'émergence de représentations autour du thème de la violence psychologique à l'endroit des enfants. Les valeurs, attitudes et croyances sur les droits et les besoins des jeunes, le rôle parental et une certaine conception de ce qu'est une relation parent-enfant de qualité, façonnent les opinions et le processus d'assimilation des réalités vécues à de la violence psychologique. Nous avons amplement montré l'influence des référents symboliques et sociaux dans la construction des repères personnels et sociaux dans ce chapitre et dans les chapitres 1 et 2.

Après avoir fait une revue exhaustive des ouvrages et réalisé des entretiens auprès de 19 adultes (10 hommes et 9 femmes), Ouellet et Clément (1996) ont retenu trois paramètres pour circonscrire l'expérience de la violence psychologique chez les femmes : l'origine du comportement, sa nature et son effet sur la victime. Contrairement à Gagné (1999), elles accordent une importance particulière à l'intention de l'agresseur ; l'intention de blesser<sup>52</sup> et le caractère répétitif du comportement, alors que la victime signifie qu'elle est affectée par ce même comportement, font partie intégrante de la représentation<sup>53</sup>. Les manifestations peuvent être directes ou indirectes, actives ou passives. Blâmer, bouder, contrôler, dégrader, harceler, intimider, sur/sous-responsabiliser sont des agressions directes

---

52. En cela, elles rejoignent le point de vue de plusieurs chercheurs. Notons que Campbell, Sapochnick et Munger (1997) utilisent cet argument pour dire des conduites expressives indirectes (râler ou jurer contre l'autre en son absence) qu'elles ne sont pas intrinsèquement une forme d'agression, précisément parce que l'intention de nuire n'est pas démontrée.

53. Pour notre part, nous avons indiqué dans le chapitre 1 que l'intentionnalité n'est pas une condition nécessaire à la présence d'événements violents.

actives ; simuler l'indifférence ou priver intentionnellement sont des agressions directes passives. Agresser leur enfant est une agression indirecte active commise à l'endroit des femmes ; nier la condition ou l'état de l'autre est une agression indirecte passive. Dénigrer, humilier, insulter ou rabaisser sont les agressions les plus souvent évoquées tant par les hommes que par les femmes participant à l'étude. Toutefois, la référence au contrôle est trois fois plus présente dans les entrevues réalisées auprès des femmes. La présence de comportements contrôlants chez les conjoints violents a bien été documentée dans d'autres recherches (Ehrensaft et Vivian, 1999). En outre, les femmes de l'étude de Ouellet et Clément (1996) parlent des différentes réalités de violence psychologique de manière beaucoup plus personnelle et concrète que les hommes : « c'est se faire dire [...], ce sont des remarques qui me blessent, des paroles qui me font sentir, etc. » (p. 61). Les hommes en parlent de manière plus neutre et plus abstraite, comme s'ils étaient extérieurs à la situation : « c'est quelqu'un qui dit à sa femme, c'est le gars qui traite sa femme comme si [...], c'est quelqu'un qui n'a pas de respect pour sa femme, etc. » (p. 62). Comme dans l'étude de Gagné (1999), plusieurs propos des participants font des conséquences de l'agression une partie intégrante de la représentation. Pour tous les adultes, la violence psychologique fait plus mal que la violence physique. Pour les hommes, elle détruit, blesse, atteint, décourage, induit le doute et mène au suicide. Pour les femmes, c'est d'abord un acte méchant, qui atteint à l'intérieur de soi et mine l'estime de soi.

Les recherches de Gagné (1999) et de Ouellet et Clément (1996) accordent une importance aux impacts. Il y a donc une perception de contingence explicite entre un comportement (objet) et une conséquence (propriété). L'image est construite au carrefour de ce réseau d'associations. Ouellet et Clément (1996) insistent sur la présence d'antécédents aux conduites des agresseurs ; la conscience des effets anticipés ferait partie intégrante de la représentation, au même titre que la conduite et son impact. Enfin, Gagné (1999) nous instruit sur les processus cognitifs sous-jacents à l'élaboration de ces contenus et à partir desquels s'effectue l'assimilation de nouvelles informations aux schèmes existants.

## **LA PLURALITÉ DES ANCRAGES**

Le processus d'ancrage suppose que les représentations soient un indicateur du tissu social dans lequel elles émergent, se maintiennent ou évoluent. On peut donc s'attendre à ce que la violence soit définie différemment selon nos appartenances et nos expériences sociales. Comme nous l'avons constaté, hommes et femmes se représentent différemment la violence psychologique. Dans nos recherches, les femmes reconnaissent plus des comportements d'agression psychologique que les hommes ; les hommes qui admettent commettre des actes d'agression physique envers leur



conjointe et les femmes qui disent le plus en subir, sont ceux et celles qui reconnaissent le moins les comportements d'agression psychologique (Chamberland, Fortin *et al.*, 2003). La probabilité que la violence soit un objet défini de manière restreinte dépend, dans nos échantillons, du genre et de l'expérience directe avec des réalités violentes. Les mères dont les enfants sont suivis par la Protection de la jeunesse et les mères qui présentent certains facteurs de risque (jeune âge, pauvreté et monoparentalité) reconnaissent moins le contrôle d'un homme face à sa conjointe que des mères qui ne présentent pas ces vulnérabilités. En outre, les mères vulnérables définissent la violence à l'endroit des enfants de manière plus restreinte; les parents plus vulnérables considèrent moins les comportements d'intimidation comme violents mais associent plus les comportements de rejet<sup>54</sup> et d'isolement à l'objet « violence ».

Deux conclusions peuvent être dégagées de ces résultats. D'abord, chez les populations vulnérables, l'agression physique, les comportements de rejet et d'isolement sont des conduites qui représentent mieux le prototype « violence envers les enfants » que les comportements d'intimidation. Ensuite, les représentations de la violence privée sont influencées par les catégories sociales d'appartenance des adultes (jeune âge, faible scolarité, monoparentalité, pauvreté). Comme nous le disions plus haut, il semble que survivre dans un environnement adverse affecte les systèmes de croyance des parents. Les dynamiques sociales covarient avec les dynamiques cognitives. En fait, on apprend beaucoup sur le processus d'ancrage lorsqu'on étudie les cognitions sociales.

### *En somme*

Les cognitions vécues individuellement semblent aller de soi et refléter la réalité du percevant; elles participent en fait à la naturalisation des faits sociaux. C'est en les objectivant et en les comparant avec d'autres systèmes de représentations que l'on réalise les mécanismes de production de ces référents personnels. À cet égard, les travaux issus du domaine des cognitions familiales, de tradition plus nord-américaine, nous aident à comprendre comment le contenu des cognitions sociales s'élabore sur le plan individuel. Les processus d'attention, d'habituation, de mémoire ou encore les opérateurs que sont les schémas, les attitudes ou les attributions participent activement à la construction de la réalité ainsi qu'à son objectivation. Les référents de l'individu, produits

54. Cette observation doit néanmoins être nuancée. Par exemple, dans l'étude de Moreau *et al.* (2001), les comportements de rejet sont moins reconnus dans les groupes de mères vulnérables; c'est particulièrement le cas pour les grand-mères.

par ces activités cognitives, constituent le matériel à partir duquel il va décrire, comprendre et évaluer les événements sociaux, sélectionner une façon d'y réagir et en évaluer les conséquences sur soi et autrui.

Néanmoins, il ne faut pas confondre objectivation et objectivité. C'est probablement un des points de rupture entre la tradition constructiviste européenne et la tradition positiviste nord-américaine. Les interprétations individuelles sont aussi des indicateurs sociétaux. Dans les sociétés traditionnelles, le processus d'insertion sociale est plus monolithique, il crée des hiérarchies plus stables<sup>55</sup>; les systèmes de croyances sont plus hégémoniques. Dans les sociétés post-modernes, la complexité est reine; les expériences d'ancrage sont plurielles. La nature humaine comme les rapports sociaux ne sont plus immuables; les appartenances sociales sont multiples. Les systèmes cognitifs sont très perméables à ces environnements parfois très paradoxaux. Parce que l'activité mentale individuelle dépend considérablement des forces sociales et des systèmes symboliques collectifs, les représentations sociales sont plus que des cognitions sociales. La capacité de reconnaître qu'on est violent ou violenté, ainsi que la construction du sens de ces expériences ne sont pas que des particularités individuelles. Elles instruisent beaucoup sur les milieux auxquels parents et conjoints cherchent à s'adapter.

Les dynamiques cognitives, le traitement symbolique de l'information, les appartenances sociales multiples qui positionnent une personne dans la société, participent à la production et à la reproduction des représentations sociales. Celles-ci jouent un rôle important dans l'organisation des rapports symboliques entre acteurs sociaux et dans la régulation des hiérarchies (Doise, 1990). Le tissu social est fabriqué des interactions entre tous ces éléments. Ces savoirs sociaux que sont les attitudes face au *parenting*, aux relations de couple ou à la violence privée sont des indicateurs précieux de la société et nous informent sur la manière dont des acteurs sociaux (parent, homme) se situent par rapport à d'autres acteurs sociaux (enfant, femme).

La reconnaissance des droits des enfants et celle des droits des femmes sont une « invention récente »; ces mouvements sociaux ont façonné puissamment nos environnements symboliques et ont contribué à générer de nouveaux modes de pratique sociale dans la sphère privée. Ainsi, l'action des forces structurelles est indissociable de l'action des forces culturelles; la modification des rapports de pouvoir entre

---

55. Dans les sociétés traditionnelles, la conception de la nature et celle des rapports humains sont figées (Palacios, 1996 dans Bugental et Johnston, 2000). Les auto-rités sont clairement établies et stables.

homme et femme et entre parent et enfant est influencée par l'émergence de systèmes de représentations. Dans cette évolution des représentations de la violence privée dans notre société de droit, la violence des hommes et des femmes s'est reconstruite. La violence des hommes est offensive, instrumentale et stratégique. Celle des femmes à l'endroit du conjoint est souvent considérée comme expressive, défensive et une réaction de légitime défense. La violence des mères est un épiphénomène, car elle est subordonnée à celle qui lui est faite; elle n'est pas une prise de contrôle, elle est plus un geste d'impuissance<sup>56</sup>. Et pourtant, il existe d'autres systèmes familiaux où la violence conjugale est bidirectionnelle et peut donc venir de la femme, et où le jeune est violent envers ses parents<sup>57</sup>. De plus en plus de recherches montrent que l'agression de l'homme comme du parent est parfois plus défensive ou expressive, motivée par l'insécurité, la peur et la perception d'une menace dérégularisante. À l'autre extrême, les ouvrages ont bien documenté l'agression comme instrument stratégique de contrôle, consciente et préméditée. Ces deux dynamiques s'observeraient autant dans les relations entre conjoints que dans celles entre parent et enfant.

Si les recherches continuent à étayer cette thèse, cela ne pourra pas manquer d'avoir des implications sur notre perception collective du problème et de ses solutions. Dans le milieu juridique, le niveau de conscience, déterminé par l'évaluation du caractère volontaire et prémédité de l'acte répréhensible, influence considérablement les jugements de responsabilité et de culpabilité; cette volonté et cette préméditation semblent nettement plus évidentes dans les cas d'agression stratégiques et prédatrices. En outre, les interventions devraient être différentes selon le niveau de conscience des agressions produites ou subies. Le rôle d'émotions et de cognitions inconscientes devrait faire l'objet d'une attention plus grande dans les cas d'agressions à caractère défensif; les systèmes de croyances qui cautionnent les abus de pouvoir doivent être spécifiquement ciblés dans les cas d'agressions stratégiques et prédatrices. La pertinence de notre construction sociale des problèmes de violence familiale dépend de notre capacité collective à capter, à décrire et à comprendre de la manière la plus nuancée possible les réalités plurielles que vivent les familles de notre société post-moderne. La capacité de trouver les moyens de contrer efficacement ces problèmes sociaux dépend considérablement de notre lecture collective de ces phénomènes. Nous aborderons ce point dans le chapitre 5.

---

56. Cette vision semble correspondre à la deuxième catégorie de féministes qui ont parlé de la violence des mères, telle que décrite par Lavergne *et al.* (2001). Elle correspond aussi aux trois premiers types familiaux de Appel et Holden (1998) qui mettent en scène une pratique unidirectionnelle de la violence de l'homme envers la femme.

57. Voir les deux derniers types familiaux dans Appel et Holden (1998).